

Ceux qu'on aime

### Léopold Richer

Il nous est agréable de pouvoir combler tout à la fois une lacune et un désir. Une lacune parce que la galerie de "ceux qu'on aime" eût été incomplète sans la présence de M. Léopold Richer; un désir... celui-là même de notre personnage qui, par l'entremise de quelques amis discrets, nous a fait savoir qu'il souhaitait ardemment occuper la place d'honneur dans cette modeste chronique. Rassurons ses admirateurs: l'importance même des fonctions qu'assument le directeur de "Notre Temps" commandait qu'on lui rendit un hommage très particulier, encore qu'il paraissait préférable d'at-



tendre un moment, ne fût-ce que pour mettre au point les notes que nous accumulons sur la vie de cet homme. Mais, sensible aux influences que certains amis ont fait jouer en sa faveur, nous avons compris que la rédaction de cet article ne pouvait plus souffrir aucun délai.

Au milieu de la société actuelle, notre révérend confrère dresse sa noble stature comme le nettement indigène du Bien. Il fallait bien qu'un homme osât dénoncer les méchants, bafouer les traîtres et montrer le droit chemin. On avait cru que Gérard Filion serait cet homme. On le fut un moment. Mais non. Ce fut Léopold Richer qui, seul contre tous, parce que seul il avait raison, releva tous les défis et, invulnérable, intègre, éclairé, lucide, renversa les forces du Mal...

Un psychologue a déjà soutenu que le directeur de "Notre Temps" souffre de misanthropie chronique parce que, disait-il, il prend un vif plaisir à dénoncer ceux dont il ne partage pas les idées, c'est-à-dire la majorité des gens. Grave erreur. Car il ne faudrait tout de même pas imputer à M. Richer les malaises de la société qu'il cherche à rendre meilleure, ni lui reprocher d'accabler les Français qui, plutôt que de lire les volumes édités par Fidès, se complaisent dans la lecture des oeuvres douteuses d'écrivains allemands. A priori, M. Richer a toujours raison. En conséquence, il peut condamner ceux qui ne pensent pas comme il faudrait penser. Notre confrère possède la vérité; comment ne pas louer le zèle qu'il met à la répandre et l'acharnement qu'il anime dans ses combats contre ceux qui la mettent en doute.

Faut-il ajouter qu'à titre de directeur d'un hebdomadaire sportif, il avait prévu très exactement les conditions dans lesquelles le Tricolore serait défait... Hélas, M. Richer est l'unique spécimen de son espèce.

BEAUBIEN II

# L'autorité

39e ANNÉE No. 41

1er MAI 1954

Imprimé à St-Hyacinthe

Rédaction: 2003, St-Hubert MONTRÉAL P.Q.

Directeur: GÉRARD GINGRAS

Rédacteur en chef: JEAN VINCENT

10

cents

## Bac-Ninh... Dien Bien Phu... Genève

### Chronométrage Indochinois

Il y a quelque part entre Hanoi et la frontière de Chine une petite ville qui s'appelle Bac-Ninh. C'est là que se produisit au printemps 1946 le premier engagement sérieux de la guerre du Viet-Nam.

Les incidents de Thai-Ninh, le nettoyage de la Plaine des Jongs et toutes les opérations auxquelles avait participé, en Cochinchine, le corps expéditionnaire français n'étaient en effet considérés, en fin 45 début 46, que comme les atermoiements d'une campagne de pacification. Il s'agissait alors, pour la France, de désarmer les derniers Japonais occupants et de "poursuivre sa mission civilisatrice auprès des populations autochtones". Il n'était pas question d'une guerre au Viet-Nam, mais bien d'une campagne en Indochine, dans une Indochine colonisée, peuplée d'Annamites, de Tonkinois, de Laotiens et de Cambodgiens.

Brusquement, tout changea avec l'arrivée du corps expéditionnaire en Indochine du nord. En vertu des accords du 6 mars 46, dont il se serait un peu long de rappeler ici la tortueuse mise au point, Paris reconnaissait l'existence du Viet-Nam et du gouvernement vietnamien dirigé par M. Ho Chi Minh.

Viet Nam, le mot n'était guère à la mode, il ressemblait un peu trop à Viet Minh et, pour les Français d'Indochine, l'unification géographique et politique de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonkin (les trois Kys) ne signifiait strictement rien, les Vietnamiens, pour eux, seraient toujours des Annamites ou des Tonkinois, des bons travailleurs ou des paresseux, des propriétaires ou des miséreux et, surtout, des "sales gnaes" (de hua-que: paysan). Bon gré mal gré, cependant, il fallut admettre le caractère de facto des relations franco-vietnamiennes et le drapeau rouge à étoile jaune de la République vietnamienne flotta sur le grand théâtre d'Hanoi.

Un matin d'avril 46, il y a à peu près exactement huit ans, un convoi français en route pour Lang-Son (place forte française de la frontière chinoise) fut attaqué à Bac-Ninh par des francs-tireurs, auxquels, manifestement, la population avait prêté son concours. Fauchant toute résistance sur son passage, une colonne de blindés venues d'Hanoi arriva en renfort. Après avoir clairement démontré que les canons de ses chars n'étaient pas chargés à blanc, le commandant du détachement se déclara disposé à parlementer avec les autorités municipales.

Le commandant du détachement, qui était un ancien de la guerre du Maroc, exigea la punition des coupables et la destruction d'un

train suspect stationné sur la voie de garage qui longe la route de Bac-Ninh, ainsi que d'une école occupée, croyait-on, par des partisans du Viet-Minh.

Le lendemain matin, trois chasseurs-bombardiers français et un avion de reconnaissance faisaient de grands cercles au-dessus de la ville, tandis que se poursuivaient les pourparlers en présence d'un représentant de la commission franco-vietnamienne. Le bombardement aérien commença à dix heures, annonça le commandant... si un accord n'est pas conclu d'ici là.



"Dien Bien Phu, c'est d'abord une rencontre... d'un côté, la dictature et l'asservissement systématiques, de l'autre, la liberté et la lutte pour le libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes..." Ainsi parlait le président Eisenhower, le 23 avril, à Transylvania, Kentucky.

Assez ironiquement, c'est à peu près au moment où le chef d'état américain prononçait cette ineffable définition du conflit indochinois que les élèves-officiers vietnamiens de l'école de Quan-Tri (Cochinchine) prêtaient serment de fidélité à l'empereur Bao-Dai, revêtus, on le voit sur notre cliché, d'un uniforme français, parés d'un gallon d'aspirant français et brandissant joyeusement le colt 45 de l'armée américaine. Avec de tels atouts, les jeunes Vietnamiens, n'en doutons pas, parviendront rapidement à "disposer", ou, du moins, à faire disposer d'eux-mêmes.

che tandis que le radio du commandant invitait l'avion de reconnaissance et les trois chasseurs à regagner Hanoi: les pourparlers avaient abouti. Le pilote répondit très distinctement: "Bien reçu. Terminé". Mais, au moment même où le radio racrochait son miro, les trois chasseurs piquaient sur Bac-Ninh et, quelques secondes plus tard, une fumée noire planait au-dessus de la voie ferrée et sur la partie est de la localité.

On conclut à une erreur de chronométrage.

D'ailleurs, tout cela n'avait que très peu d'importance: les pertes françaises ne dépassaient pas vingt ou trente morts et les pertes vietnamiennes cent ou peut-être deux cents. L'incident ne fut pas mentionné dans la presse.

Pour que la "sécurité du monde libre" fut mise en cause dans la guerre du Viet-Nam, il a fallu Dien Bien Phu. Le quartier-général français abandonné successivement tous les points stratégiques de la frontière chinoise, Lao-Kai, Lang-Son, de vastes régions du nord-Annam (que, malgré ses succès relatifs, la récente opération Atlante n'est point parvenu à reconquérir) et de la partie sud du Tonkin, et, surtout, la route coloniale No 6, mais il a décidé de défendre coûte que coûte Dien Bien Phu, cette vallée stérile, perdue dans la jungle du nord-ouest tonkinois, cet accident de terrain, ce trou boueux où l'on invite sans vergogne parachutistes et légionnaires, Français, Vietnamiens, Allemands, Marocains ou Sénégalais à se faire hacher jusqu'au dernier sous la direction de ce cavalier d'élite qu'est le général de Castries. Dien Bien Phu, c'est de la vraie "bagarre", au sens où l'entendent les affiches des casernes parisiennes "Engagez-vous, rengagez-vous, en Indochine, de la gloire, de la bagarre". Dien Bien Phu, c'est montrer que les Français savent encore mourir pour planter un drapeau, c'est le chant du départ "mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau". Et voilà, un petit coup de trompette et une croix de guerre et "alle-y les enfants, c'est pour la France".

Seulement, cette fois, on n'est (Suite en page 4)

# DUPLESSIS OSERA-T-IL appliquer le BILL 20?, contre l'Alliance des professeurs catholiques

Interview de Léo Guindon

Le différend des professeurs catholiques de Montréal est entré cette semaine dans sa phase finale: Le Conseil Privé a rejeté l'appel de la Commission des Relations Ouvrières du Québec. M. Guindon s'en réjouit. M. Duplessis n'est pas mécontent. M. Bouchard, président de l'A.E.C.M. — association rivale de l'Alliance — estime que le temps du choix est enfin venu. Pendant ce temps, l'Alliance tente, une fois de plus, de négocier une convention collective. La menace du Bill 20 est plus inquiétante que jamais. Son Eminence le Cardinal Léger n'intervient toujours pas au moment même où son intervention serait pour le moins souhaitable. Cette fois, il semble bien que les jeux sont faits.

Nous avons voulu connaître la pensée de M. Guindon qui nous a accordé l'interview que voici.

Q.— Le Conseil Privé rejette l'appel de la Commission des Relations Ouvrières du Québec. Croyez-vous, maintenant, que le premier ministre appliquera le bill 20 dans le cas de l'Alliance?

R.— Considérant que le bill 20 n'a été appliqué dans aucun des cas qui auraient pu appeler son application, je serais fort surpris que le gouvernement ou la Commission des Relations Ouvrières l'appliquât dans le cas de l'Alliance.

(N.D.L.R.: M. Guindon fait allusion à la grève des employés de tramways, à la menace de grève des employés municipaux et des policiers de Montréal).

Q.— Comment pouvons-nous interpréter le jugement que vient de rendre le Conseil Privé, ou plutôt la décision du Comité Judiciaire de ce tribunal?

R.— A mon avis, le jugement du Conseil Privé est une confirmation indéniabie de la décision de la Cour Suprême du Canada, décision qui remplaçait l'Alliance dans tous ses droits et pouvoirs.

Q.— En conséquence, vous croyez que la Commission des Relations Ouvrières doit maintenant se soumettre au jugement de la Cour Suprême du Canada?

R.— Nous pourrions difficilement admettre un refus de se soumettre à la plus haute Cour du Canada, venant d'un organisme tel que la Commission des Relations Ouvrières, constituée par le gouvernement provincial et relevant de ce gouvernement qui reconnaît la démocratie et tente de la perpétuer.

Q.— Dans les conditions actuelles, le bill 20 étant adopté, croyez-vous que le gouvernement doit, quand même, se soumettre à ce jugement?

R.— Alors que c'est précisément ce gouvernement, ou plutôt cette Commission — avec l'autorisation du gouvernement — qui a décidé de recourir à ce tribunal de dernière instance, il est logique qu'ayant ainsi fait appel au Conseil Privé, le gouvernement accepte son jugement, tout comme l'Alliance l'aurait accepté si le jugement lui avait été défavorable.

Q.— Considérez-vous que la décision du Conseil Privé représente vraiment la confirmation du jugement de la Cour Suprême?

R.— Oui, parce que la Commission des Relations Ouvrières demandait au Conseil Privé le droit d'appeler du jugement rendu par la Cour Suprême. Or, peu importent les arguments ou les motifs qui ont amené le Conseil Privé à prendre sa décision, le droit d'en appeler a été refusé légalement, officiellement et définitivement à la Commission des Relations Ouvrières.

Q.— Une fois de plus: ne croyez-vous pas que, indirectement, le Conseil Privé n'a fait que reconnaître l'existence d'une loi (le bill 20)?

R.— Je dis que la décision du Conseil Privé scelle le jugement de la Cour Suprême.

Q.— Néanmoins, ne faut-il pas craindre, dans votre cas, l'application immédiate du bill 20?

R.— Comme la loi ne s'applique pas automatiquement, il faut en être avisé.

Q.— Et, pour l'instant, quelles mesures envisagez-vous?

R.— Dès que l'Alliance eut été informée de la décision du Conseil Privé, nous avons écrit une lettre à la Commission scolaire, demandant à ses représentants de nous recevoir pour discuter d'une convention collective.

LIRE EN PAGE 4 NOS COMMENTAIRES

## Léon Jouhaux est mort

A 75 ans, Léon Jouhaux commandait le respect de tous les dirigeants ouvriers dignes de ce nom, même si plusieurs d'entre eux avaient, au cours de sa longue carrière, combattu ses idées et déploré ses tactiques. On retiendra surtout que l'éminent président du Conseil Economique, fondateur du mouvement Force Ouvrière, était titulaire du Prix Nobel de la Paix (1951). De passage à Montréal, en 1952, il avait adressé la parole à la 12e réunion annuelle du Congrès Canadien du Travail, à Toronto. Nous reproduisons ici quelques-unes des déclarations qu'il fit alors.

"Il convient que la parole soit donnée aux représentants des masses populaires qui peuvent dire ce qu'il faut faire pour instituer la paix, qui connaissent les besoins réels des ouvriers."

"Nous ne voulons pas nous agenouiller devant les credo totalitaires. Il convient que les masses ouvrières, les organisations de travailleurs, aient constitué un réseau de résistance qui fera que la guerre ne pourra pas passer. Nous devons nous unir pour

repusher la misère..."

"Nous sommes pour la paix et nous saurons l'imposer en autant que nous serons conscients de nos responsabilités. Il faut être à la hauteur de la situation, il faut lutter pour l'établissement de la paix, de la liberté et de la justice dans le monde."

"L'homme, qui a dompté les forces de la nature et percé le mur sonique, n'a su se servir de ses grandes découvertes que pour sa propre exter-



mination, par la guerre"

repusher la misère..."

"Nous devons construire la paix, car il n'y a pas d'émancipation ouvrière en dehors du règne de la paix. La guerre n'a jamais été pour les travailleurs un moyen de s'émanciper. La guerre a toujours été une souffrance, une destruction qui frappe les classes ouvrières de tous les pays."

"Nous sommes pour la paix et nous saurons l'imposer en autant que nous serons conscients de nos responsabilités. Il faut être à la hauteur de la situation, il faut lutter pour l'établissement de la paix, de la liberté et de la justice dans le monde."

## MAIS NE LE REPETEZ PAS

### L'ennemi no 1

Réuni d'urgence ces jours derniers, le conseil de La Pie — une publication hebdomadaire dont nous ne saurions assez recommander la lecture — a dû envisager les mesures à prendre pour faire face à une menace dont il avait jusqu'à ce jour sous-estimé la portée. Tout a commencé avec cette sale histoire de télévision. Les publishers américains s'inquiétaient la semaine dernière de la concurrence indue de la TV. Au Canada le tirage des hebdo à sensation diminue. Il paraît même que le sénateur du Tremblay craint le pire. Aussi, le conseil d'administration de La Pie a-t-il résolu de livrer une lutte acharnée aux écrans de Radio-Canada en adoptant le format de 17 pouces et la couleur jaune. Au chapitre de la rédaction, La Pie subira des transformations radicales: les articles sérieux se-

ront rigoureusement bannis; les chroniques littéraires et artistiques seront vulgarisées; les éditoriaux seront rédigés en un style plus concret, plus accessible à la masse; les caricatures abstraites seront supprimées. C'est un surcroît de travail que s'imposent volontiers les directeurs pour conjurer la menace que représente la télévision.

### S.P.C.A.

Quand Gérard Picard s'en alla à Ottawa pour protester contre le bill 7, il ne se doutait pas un seul instant que les braves bêtes de la Société protectrice des animaux lui fourniraient un argument dont on a dit, depuis, qu'il faisait image. A M. Carson, il n'hésita pas à déclarer: "Songez-vous, M. le ministre, que SPCA protège mieux les animaux que la législation ouvrière ne protège les travailleurs!" Le ministre de la Justice n'y comprenait plus

rien. Le président de la CTCC apporta donc les précisions suivantes: "Par une réglementation qui honore ses directeurs la Société protectrice des animaux assure à ces derniers une alimentation régulière, 365 jours par année... Peut-on en dire autant de la législation ouvrière et des travailleurs canadiens?"

### L'ABSTRAIT

Au récent Gala des artistes, une jeune starlet appétissante s'approcha de Normand Hudon qu'elle prenait pour un personnage obséquieux:

— Maître, je voudrais que vous me fassiez mon portrait. Hudon sourit. A n'en pas douter, la jeune personne ignorait tout de l'art particulier du caricaturiste. Normand entre dans le jeu:

— Mademoiselle, je ne dis pas non, mais, lorsque je fais de la peinture, ce qui m'arrive rarement, je suis spécialisé dans

l'abstrait!

— Oh! dit la starlet déçue: Mais alors, qui me peindra le reste?

### Le ciel

Du dehors, ça ne paraît pas. Mais si vous saviez comme il en reste des choses à faire, à l'Oratoire! Un nouveau dépliant qu'on remet aux pèlerins — comme qui dirait le prospectus de la finition — énumère entre autres "le dôme... le revêtement des murs intérieurs... la préparation du déambulatoire... les voies d'accès..."

Et ces choses-là, de nos jours, c'est pas avec des prières... enfin on se comprend!

On va donc constituer "un corps d'élite, compact et ardent, les Associés du Frère André."

Quatre catégories — premier degré (\$50), deuxième degré (\$100), troisième degré ("per-

sonnes plus fortunées ou désireuses d'un plus grand effort, \$500"), et puis... mais ici, il serait criminel de ne pas citer:

— Le quatrième degré vise aux sommets... aux hommes d'affaires, aux professionnels, aux amis les plus intimes de l'oeuvre... \$1,000... (Ils) seront désignés sous le nom de **Grands Associés** et bénéficieront d'un statut spécial...

Il est quand même entendu que toute offrande même minime vous donne "l'assurance d'une protection spéciale de saint Joseph" et le paradis (sous-entendu). S'il passe par là, le Fils du charpentier aura parfaitement le droit d'être un p'tit associé à 50 tomates...

Et de rentrer au ciel sans statut spécial.

Oui, mais pour \$1,000, pensez-y Mame Chose, seulement mille piastres, on y sera entre gens bien!

# Scandale sur les pistes de courses ! La frauduleuse métamorphose D'UNE JUMENT ET D'UN TROTTEUR

par J.-L. Chassereau

Après vingt trois journées d'audience, l'affaire "Francasal" vient d'avoir son épilogue. Quatre des cinq accusés de l'astucieuse tentative d'escroquerie par substitution de chevaux, commise le 16 juillet 1953, sur l'hippodrome de Bath, ont été condamnés à des peines allant de 3 mois à 9 mois de prison.

On se souvient des faits. Un cheval français, "Francasal" appartenant à un certain M. Williams engagé dans la première course de la réunion, fut remplacé au dernier moment par un sosie, d'une classe exceptionnelle, du nom de "Santa Amaro", qui prit le départ à sa place, et qui gagna brillamment l'épreuve.

Les organisateurs de cette frauduleuse opération espéraient réaliser un bénéfice de soixante millions au préjudice des bookmakers anglais.

L'affaire, qui déconcerta par son audace, eût dans le passé, en France, deux précédents demeurés impunis, et qui méritent d'être notés.

## L'histoire de "Blondie"

En ces temps lointains, les premières compétitions de trotting commençaient à être organisées dans toute la région du Midi et du Sud-Ouest. De nombreux amateurs propriétaires de "bon bidets de service", n'hésitaient point à engager leurs chevaux dans ces compétitions dont l'épreuve principale qualifiée "Prix international", pour tous chevaux de tous pays et de toute origine, dont l'allocation réservée au premier était généralement de cinquante francs et au maximum de mille francs.

Les plus acharnés parmi ces fervents adeptes du trotting naissant s'étaient pris d'un véritable engouement pour des médiocres trotteurs américains importés, et le port de Bordeaux était devenu le principal marché de ces chevaux. Les transactions étaient extrêmement rapides. Le marché conclu, l'animal à peine débarqué était dirigé par le train vers sa nouvelle écurie, au lieu de résidence de son propriétaire ou de son futur entraîneur. C'est dans ces conditions que "Miss Blondie" fut acquise. Ses aventures et... ses métamorphoses évoquent irrésistiblement par leur mystérieux déroulement les épisodes de certains chapitres des mémoires de Sherlock Holmes.

"Blondie" — séduisante jument alezane — originaire du Kentucky, fit dès son apparition sur les petits hippodromes de brillants débuts. Durant toute une saison elle accumula les succès, triomphant de tous les concurrents qui lui étaient opposés à une cote... intéressante. A la longue, ses records successifs ne laissant plus aucun espoir de glaner — à coup sûr chaque dimanche — l'allocation d'un "International" — "Miss Blondie" fut mise au repos. Quelques semaines plus tard, on devait apprendre qu'à la suite

d'un stupide accident, elle s'était brisée une patte et... avait dû être abattue!... Un jour vint cependant où son propriétaire annonça triomphant, qu'il avait trouvé une "remplaçante" aussi brillante que la championne disparue.

C'était une robuste jument noire tondu de très près, qui portait des plaies apparentes sur les différentes parties du corps soumise au frottement des courroies du harnais. La couleur de sa robe lui avait valu d'être appelée la "Négresse". Et sa carrière commença comme "Miss Blondie", chaque dimanche durant toute une saison "La Négresse" courut... et gagna. Mais aussitôt après la victoire elle était emmitouflée dans une immense couverture, qui la déroba littéralement à

la vue et à l'examen de ses admirateurs. A la longue, tant de précautions finirent par intriguer. Sa ressemblance frappante avec la silhouette de l'alezane "Miss Blondie", et l'impossibilité de l'examiner de près firent insinuer: "Qu'une si grande discrétion cachait quelque chose d'anormal!"

A la suite de plaintes de joueurs mécontents, une enquête était sur le point d'être ouverte, lorsqu'on apprit: — que "La Négresse" avait été trouvée morte dans son box! Et le silence se fit sur cette fin étrange et cette brillante carrière brusquement interrompue. Quelques années plus tard, des indiscretions devaient permettre de percer le mystère de cette passionnante énigme.

A la vérité, "Miss Blondie" ne

était pas brisée une patte. Elle avait été simplement sequestrée dans un box, et soigneusement rasée. Puis, pendant six longs mois, un coiffeur spécialiste des applications de henné, avait patiemment teint en noir le belle robe alezane de la vaillante jument, et l'avait métamorphosée au point de devenir... "La Négresse"!

Les applications répétées de teinture avaient provoqué des plaies et une grave maladie de peau!

## LE CAS ETONNANT DE "GANSTER BOY"

Les aventures du trotteur américain "Gangster Boy" ne sont pas moins passionnantes que les métamorphoses de "Miss Blondie". C'était un superbe cheval bâti en

étaient à tomber dans l'oubli, lorsque la saison suivante un nouveau crack fit son apparition sur les mêmes hippodromes. Le spectacle de ses victoires était d'autant plus impressionnant, qu'il accomplissait tous se parcourant en fouettant l'air, avec de grands moulinets de sa longue queue aux crins touffus.

Mais sa ressemblance d'ailleurs avec "Gangster Boy" finit par intriguer. Le nouveau crack disparut pour ne plus reparaitre. On devait apprendre quelques années plus tard qu'il s'agissait bien de "Gangster Boy" métamorphosé: L'indiscrétion d'un bourrelier rendu bavard à l'issue d'un fin déjeuner et de copieuses libations révéla le mot de l'énigme et de la frauduleuse substitution.

Il avait confectionné la "queue postiche" qu'on laçait solidement sur le moignon épilé de "Gangster Boy"!



DRY GIN  
"Spécial"

"La base du Meilleur  
Cocktail"

FABRIQUÉ PAR BOLS  
SELON UNE RECETTE  
VIEILLE D'UN SIÈCLE

DISTILLÉ AU CANADA

## Retour à la vie

Bertrand, en passant devant le poste de garde, porta machinalement la main à son front. Mais il eut aussitôt conscience de sa sottise et, pour ne pas rester les cinq doigts en l'air, retira poliment son béret. Le sergent eut un gros rire et regarda derrière lui pour voir si quelqu'un ne pourrait pas profiter de l'aubaine. Il n'y avait personne. Le sergent passa les pouces dans son ceinturon et tendit orgueilleusement son ventre, sans penser à rien.

Bertrand était dans la rue, roulant gauchement des épaules dans la grosse veste kaki. En plein soleil, il s'arrêta un instant. Où aller? Il était trois heures de l'après-midi et le train de Dijon ne partait qu'à minuit et demi. Bertrand pensa qu'il n'avait pas besoin de s'en faire pour son billet — on le laisserait bien passer, même s'il n'avait pas de place louée. D'ailleurs, il monterait en première. Il y avait droit, sûrement. Juin 1940, juin 1945; soixante mois de captivité. Encore, il avait de la chance. Un des premiers rentrés, démobilisé en trois jours et cent seize opérations (quatorze déshabillages, dix-huit pesées, quarante-sept questions diverses et le reste pour des choses qu'il ne comprenait pas) — enfin, rendu à l'air libre.

— Caporal! cria quelqu'un.  
Bertrand sursauta et se retourna.  
— De quoi? lança-t-il d'une voix éclatante.  
Mais personne ne lui répondit. Il était hors la caserne, hors l'uniforme. Il regarda les passants puis, posant à terre son baluchon, enleva sa veste, boutonna les poches intérieures, plia le vêtement sur son bras et se pencha:

— Bon Dieu que c'est lourd.

Il traîna le gros paquet de vêtements, de couvertures et de boîtes de conserves dans l'arrière-salle d'un café voisin, glissa deux francs au garçon avec un clignement d'oeil appuyé puis sortit. Après quelques mètres, il revint sur ses pas pour s'accouder au zinc:

— Un vin blanc.  
Le verre était petit, Bertrand en but trois. Il tira son porte-monnaie.  
— Quinze francs, dit le garçon.  
Bertrand déplia trois billets de cent sous, essaya de faire un calcul pour le pourboire (il donnait un

soixante francs, dit le garçon. Bertrand paya, et, à cause du paquet, laissa quand même les quarante francs sous.  
Dehors c'était toujours pareil. La chaleur, des filles en robes légères, trop minces, et pâles — pas de mollets. Tout de même, en les regardant, Bertrand, avec ses quarante ans, se sentait seul, bête, et plein de mauvaises pensées. Il s'arrêta devant un cinéma, tira son porte-monnaie avec un soupir, devant le guichet, attendit patiemment.  
— Trente francs.  
Il paya et suivit une ouvreuse en chignon, qui tricotait en marchant, les yeux baissés, comme une institutrice à la promenade. Dans le noir, elle poussa Bertrand vers un siège. Il s'assit lourdement et regarda.  
Il y avait encore des filles sur l'écran — c'était du cinéma, des histoires. Et puis des hommes arrivèrent, des gangsters armés de mitraillettes.  
— Sale coup pour la fanfare, crut poli de glisser Bertrand à son voisin, qui s'esclaffait.  
— De quoi? dit l'autre en se retournant.  
Bertrand, dans l'ombre secoua la tête et continua de regarder. Au film de gangsters, succéda un dessin animé, puis un documentaire sur l'Oubangui-Chari, vieux de quinze ans. Enfin ce furent les Actualités: des soldats, des généraux, des ministres, des bateaux et des robes. A la fin, un monsieur vint sur l'écran et parla: "La guerre que nous venons de vivre et de gagner a fait sur toute la terre dix millions de morts". Dans la salle, des gens causaient à mi-voix. Tout ça c'était du passé. Sans rien pouvoir empêcher Bertrand revit les Vosges, puis la frontière belge, puis un champ où il était couché. Les balles sifflaient et à côté de lui Henri (il y a longtemps qu'il avait oublié son nom) ne s'arrêta pas de dire: — Saleté de saleté de saleté... Au bout d'un moment il s'était tu, parce que les balles l'avaient trouvé. Bertrand s'était enfoncé dans le sol. Le reste ne comptait pas...  
Il ramassa sa veste et quitta la salle. Un tank léger, rejoignant quelque dépôt, roulait à grand fracas sur le boulevard. Les ga-

mins le regardaient. Il était perdu, insolite, avec ses gros flancs kakis, sa tourelle bosselée, des noms de villes inconnues peints en blanc au dessus des chenilles. Bertrand entra dans un café et but, la tête lourde comme s'il avait beaucoup marché.

A sept heures il alla manger: il ne s'aperçut pas que la viande était dure et le morceau de fromage petit. Il avala de la bière, les yeux perdus dans le vague. — Saleté de saleté, murmurerait-il de temps en temps en frottant ses gros souliers sur le plancher.

Comme il finissait son souper, une femme vint s'asseoir à côté de lui, sur la banquette. Il lui tendit le sel quand elle le demanda, puis la moutarde. Enfin ils se parlèrent et Bertrand lui raconta sa vie, après avoir bu trois cognacs. Elle en avait entendu bien d'autres. Ils sortirent ensemble comme la nuit tombait, chaude encore, mais calme au-dessus des toits et de la bruyante agitation du boulevard.

— Tu me décoiffes.  
Ce n'était pas vrai. Juste le cou. Mais il se résigna et lui entoura les épaules avec son bras lourd...  
... Après, il courut chercher son paquet, avec dans la tête un étrange chaos d'images: les yeux fixes de la femme, la poire de l'applique qui se balance au-dessus de sa tête, le visage d'Henri, une guêpe sur le nez d'Henri mort, une épaule nue. Il perdit ces souvenirs en suivant les couloirs du métro, cherchant avec anxiété les flèches indicatrices. A la gare il déposa son ballo en soufflant sur le quai. Le train n'était pas parti. Bertrand eut le temps d'acheter des sandwiches et de la bière. Dans le wagon il défait son baluchon et examina au jour un paquet de tabac qu'il serra avec joie dans sa main, carré, ferme. La pipe tirait bien.

Le train partit sans siffler mais, la banlieue dépassée, il s'élança vers les bois et les prés avec un cri de triomphe, dans une nuit sereine, sans inconnu, une nuit où des bêtes dormaient, où des hommes dormaient. Demain, il n'y aurait pas d'avions, pas de corvées, pas de cafard, ni le vieux refrain de l'espérance usée. Bertrand, accoudé à la portière, respira un moment. Puis se retournant, il regagna sa place en disant à voix basse:  
— Dix millions de morts... Nom de D... de Nom de D...  
Et il s'endormit.

Une nouvelle de  
Gilbert Signaux

avec ses quarante ans, se sentit seul, bête, et plein de mauvaises pensées. Il s'arrêta devant un cinéma, tira son porte-monnaie avec un soupir, devant le guichet, attendit patiemment.  
— Trente francs.  
Il paya et suivit une ouvreuse en chignon, qui tricotait en marchant, les yeux baissés, comme une institutrice à la promenade. Dans le noir, elle poussa Bertrand vers un siège. Il s'assit lourdement et regarda.  
Il y avait encore des filles sur l'écran — c'était du cinéma, des histoires. Et puis des hommes arrivèrent, des gangsters armés de mitraillettes.  
— Sale coup pour la fanfare, crut poli de glisser Bertrand à son voisin, qui s'esclaffait.  
— De quoi? dit l'autre en se retournant.  
Bertrand, dans l'ombre secoua la tête et continua de regarder. Au film de gangsters, succéda un dessin animé, puis un documentaire sur l'Oubangui-Chari, vieux de quinze ans. Enfin ce furent les Actualités: des soldats, des généraux, des ministres, des bateaux et des robes. A la fin, un monsieur vint sur l'écran et parla: "La guerre que nous venons de vivre et de gagner a fait sur toute la terre dix millions de morts". Dans la salle, des gens causaient à mi-voix. Tout ça c'était du passé. Sans rien pouvoir empêcher Bertrand revit les Vosges, puis la frontière belge, puis un champ où il était couché. Les balles sifflaient et à côté de lui Henri (il y a longtemps qu'il avait oublié son nom) ne s'arrêta pas de dire: — Saleté de saleté de saleté... Au bout d'un moment il s'était tu, parce que les balles l'avaient trouvé. Bertrand s'était enfoncé dans le sol. Le reste ne comptait pas...  
Il ramassa sa veste et quitta la salle. Un tank léger, rejoignant quelque dépôt, roulait à grand fracas sur le boulevard. Les ga-

mins le regardaient. Il était perdu, insolite, avec ses gros flancs kakis, sa tourelle bosselée, des noms de villes inconnues peints en blanc au dessus des chenilles. Bertrand entra dans un café et but, la tête lourde comme s'il avait beaucoup marché.

A sept heures il alla manger: il ne s'aperçut pas que la viande était dure et le morceau de fromage petit. Il avala de la bière, les yeux perdus dans le vague. — Saleté de saleté, murmurerait-il de temps en temps en frottant ses gros souliers sur le plancher.

Comme il finissait son souper, une femme vint s'asseoir à côté de lui, sur la banquette. Il lui tendit le sel quand elle le demanda, puis la moutarde. Enfin ils se parlèrent et Bertrand lui raconta sa vie, après avoir bu trois cognacs. Elle en avait entendu bien d'autres. Ils sortirent ensemble comme la nuit tombait, chaude encore, mais calme au-dessus des toits et de la bruyante agitation du boulevard.

— Tu me décoiffes.  
Ce n'était pas vrai. Juste le cou. Mais il se résigna et lui entoura les épaules avec son bras lourd...  
... Après, il courut chercher son paquet, avec dans la tête un étrange chaos d'images: les yeux fixes de la femme, la poire de l'applique qui se balance au-dessus de sa tête, le visage d'Henri, une guêpe sur le nez d'Henri mort, une épaule nue. Il perdit ces souvenirs en suivant les couloirs du métro, cherchant avec anxiété les flèches indicatrices. A la gare il déposa son ballo en soufflant sur le quai. Le train n'était pas parti. Bertrand eut le temps d'acheter des sandwiches et de la bière. Dans le wagon il défait son baluchon et examina au jour un paquet de tabac qu'il serra avec joie dans sa main, carré, ferme. La pipe tirait bien.

Le train partit sans siffler mais, la banlieue dépassée, il s'élança vers les bois et les prés avec un cri de triomphe, dans une nuit sereine, sans inconnu, une nuit où des bêtes dormaient, où des hommes dormaient. Demain, il n'y aurait pas d'avions, pas de corvées, pas de cafard, ni le vieux refrain de l'espérance usée. Bertrand, accoudé à la portière, respira un moment. Puis se retournant, il regagna sa place en disant à voix basse:  
— Dix millions de morts... Nom de D... de Nom de D...  
Et il s'endormit.

## Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre

Chacun se trompe ici-bas:  
On voit courir après l'ombre  
Tant de fous, qu'on n'en sait pas  
La plupart du temps le nombre.  
Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.  
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,  
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.  
La rivière devint tout d'un coup agitée;  
A toute peine il regagna les bords,  
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

La Fontaine

**MORALE:** Contentez-vous d'abord de conserver ce que vous avez déjà. Ouvrez un compte d'épargne à La Banque Canadienne de Commerce. Faites-y des dépôts réguliers. Vous constaterez bientôt que votre solde a grandi, sans risque pour vous. Passez aujourd'hui à une de nos succursales.



(Illustration d'Arthur Rackham pour l'édition Heinemann des fables d'Esope)

## La Banque Canadienne de Commerce

# Opinions... Opinions... Opinions...

## Faut-il taxer les syndicats qui réalisent des bénéfices ?

Le maire d'Outremont, M. Romuald Bourque, qui est également député (libéral) d'Outremont-St-Jean à Ottawa, vient de créer une certaine sensation dans les milieux syndicaux. M. Bourque a en effet proposé que les syndicats qui réalisent des bénéfices avec les cotisations de leurs adhérents, leur fonds de secours ou tout autre ressource financière soient taxés au même titre que les particuliers.

M. Bourque a tenu à souligner le fait qu'il considère d'un oeil bienveillant les placements financiers émanant des mouvements ouvriers puisque cette façon d'agir tend à prouver que les syndicats, ou, du moins, certains d'entre eux acceptent officiellement le principe du capital et du bénéfice.

Nous avons cru bon de réunir à cet effet quelques opinions, obtenues au moyen de la question suivante:

**TROUVEZ-VOUS NORMAL QUE LES SYNDICATS PLACENT LEUR ARGENT DANS DES ENTREPRISES PRIVÉES? ET, S'ILS RÉALISENT DES BÉNÉFICES PAR CE MOYEN, ESTIMEZ-VOUS QUE CES BÉNÉFICES DEVRAIENT ÊTRE TAXABLES?**

JEAN-LOUIS GAGNON, journaliste:

Tout d'abord, les syndicats placent généralement leur argent dans des immeubles ou dans des affaires dont leurs adhérents sont directement les bénéficiaires.

Il me paraît en tout cas absolument inadmissible qu'un mouvement ouvrier mette de l'argent dans une société privée dont il deviendrait alors actionnaire, et, en partie, patron. Les syndicats qui préfèrent ne pas laisser dormir à la banque leur fonds de réserve peuvent très bien acheter, par exemple, des bons du gouvernement.

Je réponds naturellement oui à la seconde partie de votre question.

L.-G. GIGUERE, administrateur de comités paritaires:

Il est impossible de répondre oui ou non à votre première question. Tout dépend des conditions du placement, de la société, de l'esprit dans lequel l'argent est investi et, à la rigueur, des raisons pour lesquelles le placement est effectué. Dans l'ensemble, cependant, il est clair que les syndicats ne devraient pas utiliser l'argent de leurs membres pour exploiter ou contribuer à l'exploitation d'autres travailleurs dans des conditions qui ne sont pas satisfaisantes.

Quant au reste, il me paraît normal de taxer des bénéfices obtenus grâce à un placement financier, quelqu'en soit la provenance.

GERARD PELLETIER, journaliste, attaché à la CTCC:

A mon avis, il est indispensable d'établir une distinction catégorique entre les cotisations

et les autres ressources financières des syndicats. Les cotisations, bien entendu, ne doivent en aucun cas être utilisées par des entreprises privées, autrement dit, elles ne doivent pas servir à consolider le capital, c'est-à-dire le patron.

Les autres fonds, les fonds de réserve, les fonds de grève, etc. . . , pourraient dans certains cas être mis à profit par les mouvements qui favorisent la thésaurisation. Mais, là encore, c'est à une préoccupation sociale qu'il faudrait s'occuper. . . d'ailleurs, les syndicats sont incapables de placer de l'argent dans la grande majorité des cas, et pour cause.

Si non, la taxe me paraît justifiée.

PHILIPPE VAILLANCOURT (Congrès Canadien du Travail)

Il faut ignorer complètement ce qu'est le syndicalisme pour proposer de telles mesures. Il est faux de dire que les syndicats réalisent des bénéfices à même les cotisations. Le mouvement ouvrier constitue, comme chacun sait, des fonds de réserve que nous alimentons, en partie il est vrai, par l'investissement dans les bons d'épargne, fonds de réserve qui servent notamment à financer des campagnes de publicité et des grèves. Les syndicats n'ont jamais eu de but lucratif. Le mouvement ouvrier n'est pas un commerce.

# L'extraordinaire invention de deux Canadiens L'USINE SANS OUVRIERS réduira la durée moyenne du travail à 2 heures par semaine

## Les fabuleux progrès de la cybernétique aboutissent à l'ère des hommes-robots...

par Charles Reber

L'histoire débute le 4 avril 1934 — et c'est peut-être la date de naissance des robots que l'histoire retiendra. Ce jour-là, le cybernéticien suisse François Dussaud présentait aux membres de l'Académie des Sciences de Paris, réunis pour une fois dans la cour de l'Institut, une voiture sans conducteur qu'il avait baptisée "véhicule endomécanique", ou "véhicule mécanique en-dedans", "endon" signifiant "en-dedans", en grec. La voiture que chacun avait admirée donna un coup de klaxon et démarra. Nul être humain ne la conduisait. Elle accélérait sa marche ralentissait, virait, évitait seule les obstacles sur son chemin, puis s'enfuit heurter un mur, fit machine arrière et repartit. Les Académiciens n'en croyaient pas leurs yeux. Ils voulaient voir l'intérieur du véhicule. M. Dussaud ouvrit la capot. Le secret était d'une simplicité enfantine. Il tenait tout entier dans une bande de carton perforé, exactement semblable à celle d'un "piano", se déroulant entre des contacts électriques. Mais, au lieu de déclencher des notes, les perforations actionnaient des relais qui donnaient des ordres au moteur et aux commandes de l'engin.

probabilité et de haute précision une organisation cybernétique de ce même effet en empruntant ses recettes à la nature. Au terme de cette évolution, doit se trouver la perfection mécanique.

Les deux ingénieurs tirent de cette théorie, et des applications du système Taylor, les dernières conséquences mécaniques. Ils ne conçoivent plus qu'un seul et unique type de machine remplaçant totalement l'ouvrier. Seul l'outil varie suivant le travail à accomplir. Autrement dit, une machine, comme l'ouvrier à la chaîne, n'est qu'un seul geste. L'essentiel, c'est le "bras-main", véritable bras articulé et orientable, fixé sur la machine. Au bout du bras, se trouve une pince aux doigts d'acier articulés. La pince prend la pièce à usiner et la présente à l'outil, répétant à l'infini le même geste unique. Le "bras-main" est commandé électriquement à distance par des cartons perforés — ceux-là même qu'inventa François Dussaud — où les cotes de la pièce à usiner ont été inscrites une fois pour toutes. Le bras-main s'abaisse de 82° pendant deux secondes. La pince tourne de 22 degrés à gauche pendant trois secondes. Plus aucun ouvrier nulle part. Des chaînes sans travailleurs, des chaînes de machines et de bras-mains façonnant des pièces.

Suivons M. de Latil dans ses explications. L'usage de la pièce est constamment surveillée par des détecteurs, vrais organes sensoriels: cellule photo-électrique, thermo-couple microphone, microphone électrique, détecteur de gaz, etc. . . N'avez aucune crainte pour la pièce en travail. Les ultrasons qui la bombardent verront, mieux que l'ouvrier, si une bulle d'air ou une paille quelconque se trouve à son intérieur. Le travail exécuté par le bras-main-robot est traduit chaque vingt-cinquième ou cinquantième de seconde en données électriques qui sont renvoyées dans un organe de "cellation", où elles sont comparées avec les ordres. C'est-à-dire que le tri des pièces s'opère automatiquement. Au bout des chaînes, d'autres robots articulés, chacun ne faisant qu'un geste commandé par la "mémoire Dussaud, rassemblent les pièces et les montent dans l'ordre indiqué. Dès aujourd'hui, n'importe quelle machine, n'importe quelle auto, peuvent être construits d'un bout à l'autre sans le secours d'un seul individu. Dussaud avait prévu la "commande". Leaver et Brown ajoutent la spécification.

### La mort de l'usine isolée

L'usine sans ouvrier, l'usine-robot, c'est à proprement parler, la mort de l'usine isolée et son remplacement par le "complexe industriel". Cela aussi, les ingénieurs canadiens le prévoient. Imaginons ce complexe, dont les plans sont déjà établis. Le train automatique livre au haut-fourneau le minerai de fer et le charbon. Le chemin de fer, lui aussi, est en train de devenir robot. Paris expérimente son métro-robot et l'Allemagne inaugurera cet été, le premier chemin de fer robot sur la ligne Nuremberg-Erlangen, en construction. Le minerai et le charbon sont déchargés automatiquement. Un mélangeur automatique contrôle la distribution du coke dans le haut-fourneau, qui s'ouvre seul lorsque le métal est en fusion. Des bras-robots prennent la pièce d'acier, la conduisent au laminoir, cependant que d'autres la travaillent. Les gestes de chaque robot ont été réglés une fois pour toutes, tout en restant sous la surveillance d'un tableau électrique capable d'arrêter l'usine à la moindre défaillance d'une machine. Là, seulement, les hommes interviennent pour régler et remettre en marche le complexe. Dans les ateliers spécialisés, les pièces désirées sont façonnées par les "bras-mains", puis assemblées et montées. Il se

ra possible de dire, à une fraction d'unité près, combien de façon d'un Wells. Jules Verne et Wells sont depuis longtemps dépassés. L'usine sans ouvriers vient de naître. Ford, à Détroit, en a acheté le brevet et est en train de la construire. Faut-il ajouter qu'elle est infiniment plus précise que celle où travaillent des hommes. Elle exécute les ordres les plus compliqués et les plus subtils avec une précision et une minutie dont aucun humain n'est capable. De plus, elle est infatigable, travaillant vingt-quatre heures par jour, d'un bout de l'année à l'autre.

### La machine à choisir

La création de tels complexes vidés d'hommes qui, selon les experts, pourrait se généraliser avant une dizaine d'années, pose de graves questions sur lesquelles bien des esprits avisés se sont déjà penchés. Le Professeur, estime que la durée moyenne du travail pourrait être réduite à deux heures par semaine pour chaque individu. M. Jacques Dubouin, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Finances, qui dirige le "Mouvement de l'Abondance", préconise la création d'un service civil, où chaque homme ne travaillerait que quelques années de sa jeunesse, étant entendu que la notion de salaire aura disparu pour être remplacée par celle d'une participation de tous aux richesses ainsi produites.

Le Professeur Ahsby, psychiatre et mathématicien, mais cybernéticien avant tout, va plus loin encore. Il annonce l'avènement de "machines extraordinaires pour régler les questions humaines". Il a construit cette fameuse "machine à choisir", appelée "homéostat", donnant 390,625 "déterminismes de rechange" — plus de choix qu'aucun homme ne pourra jamais faire! Il pense que roues, de moteurs, d'arbres de couche, de machines, de voitures,

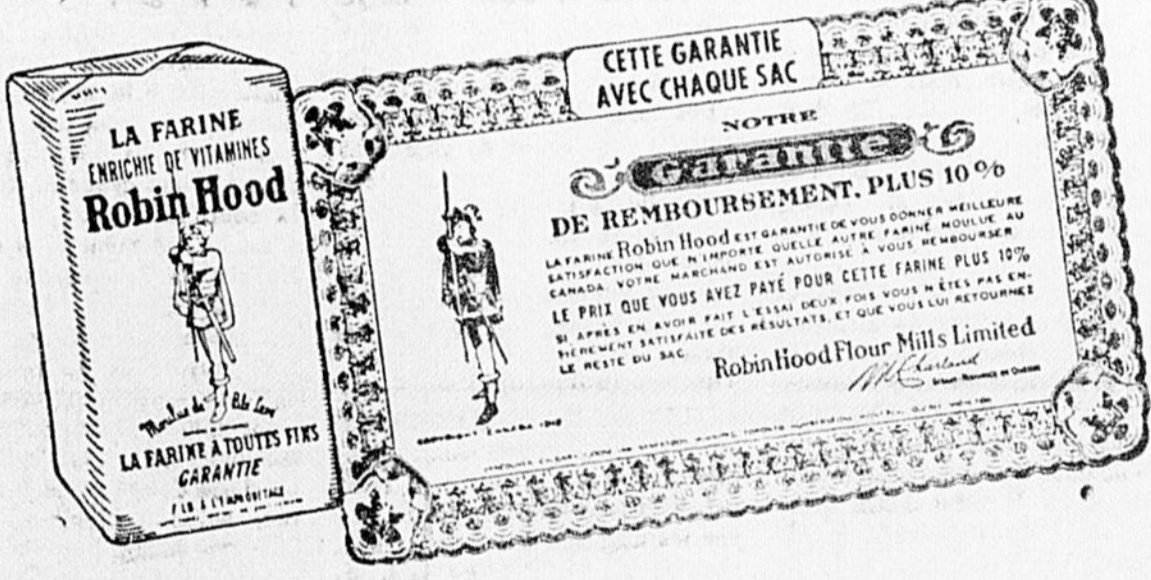
un complexe peut fournir chaque heure.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas ici d'une anticipation à la son "homéostat" n'est que l'embryon d'un robot qui résoudra "les problèmes économiques et politiques trop subtils, trop complexes pour que l'homme et son intelligence puissent les dominer et qui dépassent la compétence des experts".

— Il faudra en venir à la machine à gouverner la civilisation machiniste, a-t-il déclaré à M. de Latil. Elle serait alimentée par des tables statistiques énormes, par des volumes de faits scientifiques, enregistrés sur micro-films, de sorte qu'après un certain temps, elle pourrait donner une énorme quantité d'instructions tenant compte de tous les éléments du problème.

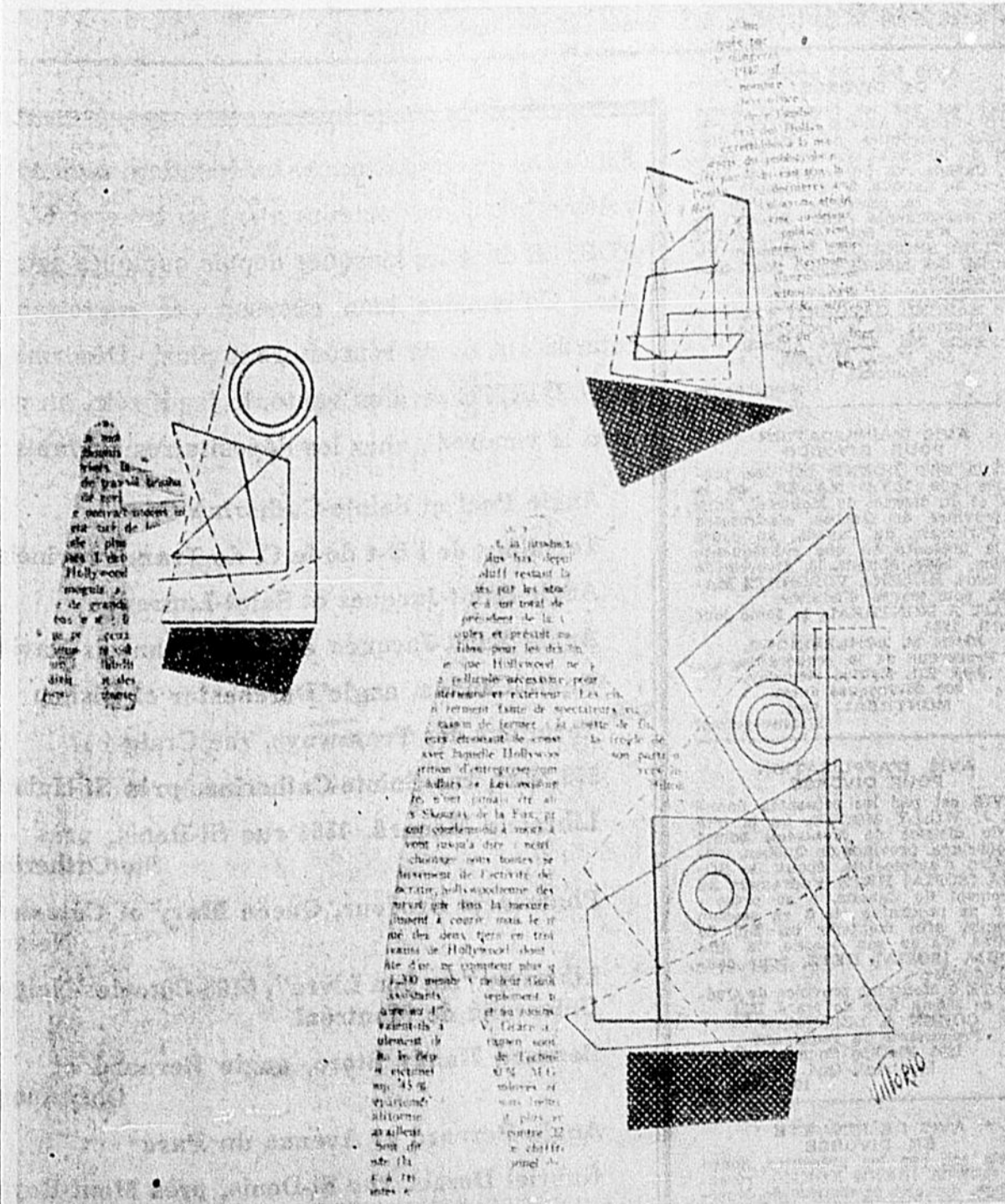
Alors, pour voir leurs difficultés se résoudre peu à peu, les hommes devraient obéir aveuglément aux machines qu'ils auront construites. "Un collège d'experts avec de fabuleuses machines au-dessus d'eux, voilà comment on peut imaginer le gouvernement des siècles à venir. Et les machines commandant les experts qui les ont faites. Et les experts commandant les foules au nom des sacro-saintes machines infatigables. Même Wells n'avait pas imaginé cela! . . .

### TOUJOURS LA MEILLEURE!



## IMPRIMERIE YAMASKA

2003 Rue St-Hubert, MONTRÉAL Tél: FRontenac 1127



**RAPID-GRO**

Le PREMIER et le MEILLEUR des Fertilisants 100% Solubles

Nourrit par le feuillage aussi bien que par les racines. Analyse 23-21-17, aussi tous les éléments mineurs et Vitamines B1, B2. C'est une merveille.

6 on. 0.55¢ ou 0.65¢ port payé.

Circulaire illustrée et liste de prix complète avec chaque commande. (56)

**WH PERRON & CIE**  
GRAINETIERS & PÉPINIÉRISTES  
953 BVD ST-LAURENT, MONTRÉAL

UNE NOUVELLE ÉTIQUETTE

**DOW**

**Dow**

ESTABLISHED 1890

**ALE**

POUR VOTRE BIÈRE FAVORITE

L'AUTORITÉ

Le plus vieil hebdomadaire de langue française de Montréal. Rédaction et administration: 2003 rue St-Hubert, Montréal, tél.: Frontenac 1127. Imprimé à St-Yacinthe par l'Imprimerie Yamaska. Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras. Rédacteur en chef: Jean Vincent.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

Les jeux sont faits

C'est avec enthousiasme que M. Léo Guindon devait accueillir la décision du Comité Judiciaire par laquelle le Conseil Privé de Londres rejette l'appel de la Commission des Relations Ouvrières du Québec. Il est évident, toutefois, que l'adoption du bill 20, dont les dispositions relatives à la rétroactivité visent directement l'Alliance des Professeurs Catholiques de Montréal, abolit le différend légal et, du même coup, supprime toutes les difficultés d'interprétation auxquelles les tribunaux avaient tour à tour apporté une réponse. Aussi, devant le fait accompli, c'est-à-dire devant le bill 20 que la Législature adopta après le jugement de la Cour Suprême du Canada (jugement favorable à l'Alliance), le Conseil Privé ne pouvait plus examiner un litige que la loi a singulièrement résolu.

Dans ces conditions, ce que l'on est convenu d'appeler "la cause de l'Alliance" a cessé d'exister. Le gouvernement de M. Duplessis a triomphé par l'adoption d'une loi qui mettait brusquement fin à la parade des tribunaux. L'appel de la Commission des Relations Ouvrières du Québec ne tendait qu'à gagner du temps, le temps qu'il fallait à M. Duplessis pour élaborer l'un des projets de loi les plus anti-démocratiques de l'histoire canadienne, le temps qu'il fallut à l'Assemblée législative pour approuver cette invraisemblable manoeuvre.

C'est pourquoi, la décision du Conseil Privé, comme semblait l'insinuer le premier ministre, consacre le bill 20, termine le débat et ne règle rien. On a prétendu, à tort, que ce jugement du tribunal de Londres confirmait celui de la Cour Suprême. Il faut constater plutôt qu'il reconnaît l'existence d'une loi, loi qui rend inutile l'appel de la Commission des Relations Ouvrières du Québec.

M. Duplessis, on le sait, voulait anéantir l'Alliance des professeurs catholiques. Incapable de mener la lutte à armes égales devant les tribunaux, il a conçu une loi afin de contourner la loi. Hélas, l'enthousiasme de M. Guindon ne nous semble pas très bien fondé. On prévoit que la Commission scolaire ne le recevra jamais tandis qu'elle s'efforcera de consolider le syndicat de boutique que dirige le mouton impositif qui s'appelle M. Bouchard.

Pour vaincre tous ces obstacles, il est inutile, désormais, de jouer sur les mots: il faut renverser l'appareil anti-démocratique qui engendre des bills comme celui auquel l'Alliance doit faire face. Seul un ralliement de tous les groupements démocratiques, quelles que soient les divergences de vue qu'ils entretiennent par ailleurs, parviendra à vaincre, non seulement le chef du gouvernement mais aussi l'esprit et les méthodes que son règne a répandus.

M. R.

Chronométrage Indochinois

(Suite de la page 1)

plus à Verdun. La scène se passe à Dien Bien Phu, à six mille milles de Paris. Les vieilles formules sonnent mal et, en attendant d'adopter un quelconque "en avant pour le monde libre", on mise sur le courage, sur cette espèce de courage mêlé de panache et d'entêtement qui fait que les hommes se font tuer beaucoup plus facilement pour maintenir un point de vue que pour avoir le droit d'en changer.

Ce courage de la garnison encerclée, on l'exploite savamment: citations, galons, "vous tiendrez jusqu'au bout, a ordonné Navarre, nous tenons, a répondu Cri-Cri". Comme dit Time magazine, la France a redonné son blason militaire. Et, grâce à ce nouvel avertissement, M. Bidault, à Genève, se permet de danser la valse hésitation.

La France entière réclame un cessez le feu ou tout au moins des pourparlers, l'extraordinaire M. Laniel lui-même est d'accord, mais le fantastique M. Bidault, lui, ne sait pas s'il doit accepter les représentants du Viet-Minh aux entretiens. L'adversaire, en Indochine, c'est le Viet-Minh. M. Bidault désire traiter avec l'adversaire, il invite les Américains, les Anglais, les Chinois et les Soviétiques, mais il ne sait pas s'il doit accepter les délégués d'Ho Chi Minh, ça pourrait déplaire à l'empereur Bao-Dai, ou vexer peut-être le valet du comte de Paris... (Vue par M. McConnell, la dépêche de la United Press relative à "l'hésitation" Bidault était tirée dans le Star: La Russie bloquée, les pourparlers de paix en Indochine).

Et pendant ce temps-là, se croyant revenu aux temps héroïques de la conquête du Soudan, M. Churchill propose d'envoyer les corvettes de la Home Fleet croiser au large de l'Indochine pour "faire peur aux rebelles". On comprend

l'importance de M. Dulles. Au moins, lui, il est sérieux, il sait ce qu'il veut.

Le porte-parole de M. Dulles a déclaré le jour de l'ouverture de la conférence de Genève que "seule une barrière constitutionnelle retardait l'intervention américaine en Indochine"; trois jours plus tôt, le vice-président Nixon affirmait que "si les Français évacuaient, nos troupes interviendraient", enfin, dans sa dernière conférence de presse, M. Eisenhower invitait le Congrès "à ne pas lier le président à la ratification des Chambres pour l'envoi des troupes à l'étranger". Bref, il s'agit pour l'Amérique d'intervenir car, on le sent bien à Washington, les Français vont lâcher. Les Français se battent encore pour l'honneur, mais l'honneur, en 1954, n'a plus cours sur les champs de bataille.

Du côté Viet-Minh, des hommes meurent pour conquérir un territoire qui est le leur et, moralement, pour un espoir, qui est peut-être vain ou faux, mais qui à lui seul dépasse largement toutes les réalités qu'ils ont connues.

Du côté français, que ce soit à Dien Bien Phu, à Monkaoy ou dans la plaine des Jones, il y a longtemps qu'on ne se bat plus ni pour les piastres de la Banque d'Indochine, ni pour les hévées de la compagnie Michelin, ni pour l'anarchie des Charbonnages du Tonkin, ni même pour maintenir au pouvoir le triste Bao-Dai, on meurt du côté français pour interdire la victoire d'Ho Chi Minh.

Ce résultat aurait dû être obtenu depuis longtemps par des négociations, c'est-à-dire par la formation d'un gouvernement de coalition démocratique appuyé par la population vietnamienne. Une telle éventualité apparaîtra d'autant plus réalisable si l'on compare les exigences d'Ho Chi Minh, aux négociations de Fontainebleau en 46,

aux accords conclus avec Bao-Dai: Ho Chi Minh, qui déjà jouissait du soutien d'une fraction importante de la masse populaire réclamait, en fait, à la France des concessions moindres que n'en a obtenues deux ans plus tard l'impopulaire fantoche Dao-Dai.

Encore une erreur de chronométrage. Souhaitons qu'à Genève, la montre de M. Bidault ne soit pas trop réglée à l'heure américaine.

Jean VINCENT

L'extraordinaire M. FITZ

Voici, traduite intégralement, la dernière sortie de M. Fitzpatrick (de la Gazette) sur la tournée des artistes soviétiques au Canada (enfin, au Canada moins la province de Québec): "EST-CE QUE ÇA AURAIT MARCHE? La chose est maintenant certaine, comme nous l'avons affirmé depuis le commencement, les artistes russes ne viendront pas dans la province de Québec parce qu'ils n'ont pas pu trouver de salle. On peut estimer que les choses auraient pu se passer autrement. Nous ne sommes pas d'accord avec cette façon de voir, mais elle a son bon côté. Certaines personnes croient que nous aurions eu avantage à recevoir les Russes plus aimablement, à leur montrer les bienfaits de la vie canadienne et à les renvoyer en Russie comme des missionnaires. Ils auraient pu ainsi, ajoute-t-on, raconter d'autres ce qu'est la vie de l'autre côté du rideau de fer. A cette argumentation, on peut répondre que, pour qu'on les laisse venir ici, les membres du parti doivent être "sûrs", on ne pouvait donc pas s'attendre à les convertir à notre mode de vie. En tout cas, on peut en dire long sur le sujet!"

Comme dit M. Fitzpatrick, on peut en dire long sur le sujet. Sans aborder la question, on peut heureusement noter que la province de Québec ne détient pas à elle seule l'ensemble de ce que M. Fitz appelle "les bienfaits de la vie canadienne". Et que, d'autre part, si quelqu'un avait envie de convertir un communiste en le faisant voyager, il l'emmènerait probablement n'importe où sauf dans l'actuelle province de Québec. Sans compter, va sans dire, que la seule lecture des potins de M. Fitz suffirait à donner aux communistes chancelants un renouveau de ferveur marxiste, car enfin, si la mort vaut mieux que l'esclavage, l'esclavage doit être préférable, tout de même, à l'imbécillité chronique.

Une nouvelle inconnue diplomatique

CHOU EN-LAI L'INSURGÉ

par Jules JOELSON

La participation de la Chine Populaire aux entretiens de Genève, à titre de puissance invitante ou à n'importe quel titre, est évidemment l'événement diplomatique le plus important des cinq dernières années.

La Chine communiste est représentée à Genève par M. Chou En Lai, le ministre des affaires étrangères du gouvernement de Pékin, dont la personnalité est doublement intéressante, en raison de son exceptionnel passé et parce qu'il sera probablement appelé à remplacer Mao Tse Tung, advenant la disparition prématurée de celui-ci. (On a laissé entendre à plusieurs reprises dans les milieux informés de Hong-Kong que M. Mao Tse Tung était atteint d'une grave maladie). Le N. Y. TIMES a publié récemment une étude, signée par un Sino-Américain, consacrée à M. Chou En Lai, dans laquelle l'auteur en venait, comme Jules Joelson, à la conclusion que le ministre des affaires étrangères chinois est un "personnage rond", c'est-à-dire, traduit littéralement du chinois, un homme qui tient compte du point de vue des autres. Le fait que Chou En Lai, qui avait été condamné à mort par Tchang-Kai Chek, lui ait plus tard sauvé la vie semble constituer une éclatante confirmation de cette proposition.

Genève,

Jeune d'apparence malgré ses 56 ans, de taille moyenne, la démarche rapide et décidée, de grands yeux pétillants d'intelligence et surmontés d'épais sourcils, tel apparaît Chou En-lai, premier ministre et ministre des Affaires étrangères de la République Populaire Chinoise. Aux dires de tous ceux qui l'ont approché, y compris l'auteur de ces lignes, la personne de Chou En-lai dégage incontestablement une sorte de magnétisme qui semble provenir d'un curieux mélange de timidité et d'une parfaite assurance. Depuis qu'il a assumé ses fonctions actuelles, Chou En-lai, orateur à la chaleur humaine et à la logique froide, martèle davantage ses mots et ponctue ses idées de logique.

Issu d'une vieille et riche famille de mandarins — grand-père: haut dignitaire de la dernière dynastie impériale, père: brillant universitaire — et doué d'un talent littéraire, Chou En-lai semblait destiné à devenir un lettré-fonctionnaire de l'ancienne Ecole. Mais, étudiant, il apprit à connaître la misère du peuple chinois. Cette misère décida de son destin. Débarasser de sa crasse séculaire et régénérer le plus vieux et le plus nombreux de tous les peuples de la terre devint le mobile de sa vie. Dès lors, l'histoire de Chou En-lai se confond avec celle de la révolution chinoise.

Ce fut d'abord sa participation au mouvement réformiste — assez innocent — des intellectuels chinois au lendemain de la première guerre mondiale. Chou En-lai reçoit une éducation "libérale" et apprend l'anglais dans un collège de Tientsin. Agitateur étudiant, il passe une année en prison où il fait la connaissance de sa femme. Relâché, il part pour la France où il suit des cours de français et d'histoire tout en travaillant.

D'abord sympathisant social-démocrate est, comme la plupart des intellectuels asiatiques, profondément impressionné par l'Est-

fondement du tsarisme, la plus puissante autocratie du globe. Sa décision est prise: seul le communisme peut faire tomber l'autocratie chinoise. C'est à Paris, en 1922, qu'il se rallie à la troisième internationale, fonde la section communiste des étudiants chinois et devient, en même temps, un des fondateurs du parti communiste de Chine.

Après quatre ans d'études politiques en France puis en Allemagne, ayant étudié, aussi, la marche de la révolution bolchevique, Chou En-lai rentre dans son pays en 1924, rejoint Sun Yat-sen à Canton et devient, à 26 ans, chef du département politique de la fameuse Académie Militaire de Whampoa dont Tchang Kai-chek était le commandant et le général soviétique Bluecher, conseiller. No 1. Tchang Kai-chek l'expédie en 1925 organiser l'insurrection à Shanghai. A peine âgé de 28 ans, ce fils de famille bourgeoise n'avait eu jusque là que peu de contacts avec les ouvriers, mais sa formation marxiste est solide. En deux ans, il devient un des leaders-ouvriers les plus écoutés. En 1927 Shanghai se soulève et Tchang Kai-chek pénètre dans la ville sans coup férir.

Mais ce succès de Chou-En-lai et les 600,000 grévistes de Shanghai effrayent Tchang Kai-chek. Un mois plus tard il exécute son coup d'état dit "de droite", cinq mille communistes sont massacrés. La tête de Chou En-lai est mise à prix. Saisi et sur le point d'être décapité, Chou En-lai s'évade en extrême grâce à un ancien cadet de Whampoa, frère du commandant d'une division du Koumintang.

Avec un groupe de survivants communistes, Chou En-lai s'échappe alors vers le sud, participe à l'organisation du soulèvement de Nanchang du 1er août 1928 (qui donna naissance à l'Armée Rouge Chinoise). On le retrouve ensuite à la commune de Canton noyée dans le sang, après qu'il eut tenu dix jours dans le port voisin de



Swatow sous le feu combiné des navires de guerre occidentaux et de l'artillerie de Tchang Kai-chek.

Après la défaite de la commune de Canton, Chou En-lai disparaît dans la clandestinité. En 1931, à travers le blocus nationaliste, il rejoint l'armée de Tchou Teh qui le nomme commissaire politique de son armée en retraite. Ce fut ensuite la grande marche — migration de l'armée communiste vers Yen-an dans le nord-ouest de la Chine à travers le Tibet-oriental.

Dès lors, la révolution chinoise prendra son aspect de guerre civile. Deux armées sont aux prises: celle de la révolution dirigée par Mao Tse-toung et celle de la contre-révolution dirigée par Tchang Kai-chek, chacune possédant son propre territoire et ses bases.

Vint ensuite l'agression japonaise et la perte de la Mandchourie. Le parti communiste chinois propose à Tchang Kai-chek un front uni et charge Chou En-lai de mener les négociations. Tchang Kai-chek s'y refuse. Pour lui, la liquidation des "bandits rouges" s'impose avant l'organisation de la résistance de l'ennemi extérieur.

Mais une partie de son armée, composée de soldats originaires de Mandchourie occupée par les armées du Mikado, est lasse de la guerre civile. En décembre 1936, alors qu'il faisait un voyage d'inspection à Sian, Tchang Kai-chek est séquestré par un groupe de jeunes officiers nationalistes ap-

payés par un régiment d'élite. Il est sommé de mettre fin à la lutte fratricide et d'organiser le pays en vue de la résistance contre le Japon. La vie de Tchang Kai-chek ne tient qu'à un fil, les plus violents... parmi les insurgés veulent lui faire un mauvais parti. Mais le parti communiste estime que sa mort porterait un coup à l'unité du pays. Il dépêche Chou En-lai à Sian. Tchang Kai-chek a la vie sauve après s'être engagé à mettre fin à la guerre civile et à constituer le front uni.

A partir de 1937, Chou En-lai poursuit une grande activité, pour la consolidation de ce front uni. C'est lui qui mènera avec Tchang Kai-chek à Tchingking des pourparlers difficiles. C'est lui aussi qui représentera le parti communiste auprès de la mission américaine du général Marshall au lendemain de la deuxième guerre mondiale. On sait que cette mission a échoué dans ses essais de médiation entre Tchang Kai-chek et Mao Tse-toung. Un an plus tard en 1949, la Chine continentale toute entière était unifiée sous l'égide de Mao Tse-toung.

Chou En-lai possède une certaine pratique des négociations avec les Américains. Ce lettré devenu insurgé, cet intellectuel chez qui l'action semble être fonction du savoir et de la conviction fera-t-il des concessions à l'Occident? Les prochains jours à Genève le montreront.

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

Avis est par les présentes donné que WIRA PUSHKAR, ménagère, de la cité et du district de Montréal, Province de Québec, Canada, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux WASYL TERESTSHENKO, mécanicien, de la cité de Montréal, district de Montréal, province de Québec, Canada, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 21 avril, A. D., 1954.

Alexander Biega, avocat,

57 ouest, rue Saint-Jacques,

Montréal, Québec.

14-15-22 mai

Vielliss? Ayez Plus d'Entrain

Soyez Rajeunis et Plus Vigoureux HOMMES, FEMMES de 40, 50, 60. Ne restez pas vieux, faibles, fatigués, épuisés. Essayez les Tablettes toniques Ostrer. Après 40, il faut du fer au corps vieillissant, augmentez la force, la vigueur, la vitalité. Des milliers sont rajeunis et pleins d'entrain. Cessez d'être vieux. Obtenez Ostrer aujourd'hui. Format d'indication, seulement 60c. Toutes pharmacies



AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

Avis est par les présentes donné que PAULINE ALICE LEITIC SPY-NAGLE, secrétaire, des cité et district de Montréal, province de Québec, Canada, va faire appel au Parlement du Canada, à sa prochaine session ou à sa prochaine session, ou à sa prochaine session, pour obtenir un divorce d'avec son époux JOHN BUTLER SPYONAGLE, ingénieur industriel, des mêmes lieux, pour cause d'adultère.

MONTREAL, 31 mars 1954. MARGUERITE GAJEVSKA, c. s. Procureur de la requérante, Suite 705, Edifice Aldred, 507 Place d'Armes, Montréal, P.Q. 10-17-24a-1m

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS EST DONNE par les présentes que ILYA MALEK, de la cité et du district de Montréal, comté de Hochelaga, province de Québec, mécanicien d'automobile, époux de SOPHIA (SOPHA) HETZ, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, la dite SOPHIA (SOPHA) HETZ, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, province de Québec, ce 29e jour de mars 1954. COHEN & LEITMAN, JACQUES MARCHAND, des cité et district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté de Montréal, province de Québec, ce 29e jour de mars 1954. Les procureurs agréés, NANTSEL & MERCIER, 333 est rue Craig, s. 217, Montréal, P.Q. 10-17-24a-1m

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS EST par les présentes donné que J. WILLY MOORE, de la cité et du district de Montréal, comté de Hochelaga, province de Québec, mécanicien d'automobile, époux de SOPHIA (SOPHA) HETZ, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, la dite SOPHIA (SOPHA) HETZ, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, province de Québec, ce 29e jour de mars 1954. COHEN & LEITMAN, JACQUES MARCHAND, des cité et district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté de Montréal, province de Québec, ce 29e jour de mars 1954. Les procureurs agréés, NANTSEL & MERCIER, 333 est rue Craig, s. 217, Montréal, P.Q. 10-17-24a-1m

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

Avis est par les présentes donné que GRETA HEENE KOKKO, receptrice, des cité et district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, JEAN JACQUES MARCHAND, des cité et district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté de Montréal, province de Québec, ce 29e jour de mars 1954. Les procureurs agréés, NANTSEL & MERCIER, 333 est rue Craig, s. 217, Montréal, P.Q. 10-17-24a-1m

En raison de circonstances indépendantes de notre volonté, plusieurs lecteurs n'ont pu trouver L'AUTORITE dans les kiosques depuis quelques semaines. On voudra bien excuser ces regrettables retards qui ne se reproduiront plus. Désormais, L'AUTORITE sera en vente, le jeudi soir, au plus tard le vendredi, chez les dépositaires suivants:

- Angle Peel et Sainte-Catherine
Terminus de l'Est de la C. de Tran. Provincial
Angle Saint-Jacques et Saint-Laurent
Angle Saint-Jacques et Saint-François-Xavier
Radio-Canada, angle Dorchester et Bishop
Terminus des Tramways, rue Craig
556, Est, rue Sainte-Catherine, près St-Hubert
Librairie Ménard, 1564 rue St-Denis, près Ste-Catherine
Pharmacie Brodeur, Queen Mary et Côte-des-Neiges
Librairie "Au bon Livre", 5165 Côte-des-Neiges
Université de Montréal
Bernard Handy Store, angle Bernard et Outremont
Angle Bernard et Avenue du Parc
Gabriel Dozois, rue St-Denis, près Mont-Royal
Restaurant l'ECHOIRIE, avenue des Pins, près Clark
Restaurant Vendôme, 65, ouest, rue Henri Bourassa
Les lecteurs qui désirent recevoir le journal par la poste trouveront en page 4 le coupon d'abonnement

Bulletin d'abonnement

L'AUTORITE, 2003, rue St-Hubert, Montréal, P.Q.

Messieurs, Veuillez nous faire le service de votre journal durant un an (six mois). (Biffez la mention inutile).

Ci-inclus chèque de à cet effet.

Abonnement d'un an \$4. Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. - Prière d'ajouter .15 cents si le chèque est tiré sur une banque en dehors de Montréal.

Nom Adresse

Après le mur du son, la barrière thermique

Le béton précontraint peut assurer la résistance des AVIONS SUPERSONIQUES

par Bernard Savigny

On a longtemps cru que, lorsque les avions atteindraient le "mur du son", c'est-à-dire quand ils voleraient à la vitesse du son, ils éclateraient en morceaux comme s'ils heurtaient vraiment un mur.

Et puis, la vitesse du son a été atteinte; en plusieurs occasions elle a été dépassée. Quelques avions, en vérité, ont éclaté en morceaux. Mais d'autres, beaucoup plus nombreux, ont franchi sans grands encombres le fameux "mur". Dans cinq ans, les avions de transport voleront plus vite que le son.

Et voilà que les augures nous présentent — ou plutôt prédisent aux aviateurs — qu'ils se heurteront à une nouvelle barrière: la "barrière thermique", la barrière de la chaleur, et leurs arguments ne manquent pas de valeur.

Comment expliquer que le vol à grande vitesse puisse engendrer une chaleur telle qu'elle doive constituer une "barrière"? Par le frottement.

Que le frottement engendre de la chaleur, il n'est guère de personnes qui n'en aient fait l'expérience. On se rappelle ce qu'en se trottant les mains, un jour d'hiver, pour se les réchauffer.

Mais que le frottement d'un objet dans l'air qui nous entoure puisse faire monter la température de cet objet, voilà qui peut paraître surprenant. Pourtant, les observations, les mesures effectuées par les spécialistes ne laissent aucune place en doute.

Un météore, quand il parvient à grande vitesse au contact de l'atmosphère terrestre, est chauffé à tel point qu'il rougit, devient une "étoile filante" et se dissout en fumée s'il n'est pas de grande taille.

Certains ont même calculé l'élévation de température que subit un mobile en fonction de sa vitesse.

Mais il y a aussi le frottement, les

préparations en augmentant la section des pièces. Mais on arrive rapidement à une augmentation de poids absolument prohibitive. On cherche donc des matériaux qui, sous la même épaisseur, conservent une bonne résistance, une bonne élasticité aux fortes températures auxquelles on va prochainement se heurter.

Titane, alliages légers et béton. D'ores et déjà il existe un métal qui répond à ces nécessités impératives: le titane. Le titane est presque deux fois plus léger que l'acier, au moins aussi résistant que ce dernier aux températures normales, et beaucoup plus que lui aux fortes températures. Mais il y a un "hic": la production de titane (environ 12,000 tonnes par an aux Etats-Unis qui en sont les plus gros producteurs) ne permet en aucune façon de songer à l'utiliser pour fabriquer entièrement des ailes ou des fuselages en grande série.

Des alliages d'aluminium ont été conçus de telle sorte qu'ils ne perdent pratiquement aucune de leurs qualités à une température de 250° centigrades. La limite de leur possibilité a même été augmentée, par une maison suisse notamment, par le procédé du "frittage", une telle sorte qu'ils supportent cent degrés de plus. (Le "frittage" est un procédé qui reconstitue, par pression, le métal en partant de poudre de ce métal.)

Mais une maison française, la Société Louis Bréguet, a présenté une solution absolument révolutionnaire: une aile d'engin supersonique en béton précontraint; des câbles d'acier sont tendus dans le moule jusqu'à atteindre leur limite d'élasticité. Une fois le ciment pris, les câbles tendent à revenir à leur dimension primitive, ce qui exerce sur l'ensemble une traction, une "contrainte" extrêmement puissante et donne à la pièce moulée une rigidité, une résistance très grandes.

Le béton utilisé est de haute qualité, sa résistance à la compression étant cinq fois plus élevée que celle du béton classique employé dans le bâtiment (la "précontrainte" et le "vibrage" au moment de la coulée sont d'ailleurs pour une bonne part dans cette résistance exceptionnelle). Le poids ne dépasse pas de plus de 10 à 15% celui des ailes métalliques.

La résistance au froid est aussi bonne que celle à la chaleur, ce qui a son importance puisque les avions de demain, ceux pour qui sont prévus ces éléments de béton, sont destinés à voler la stratosphère, où les températures sont très basses, mais à voler très vite, ce qui, par frottement, engendra des températures très élevées.

La coulée du béton est effectuée dans des moules d'acier. Les éléments préfabriqués accusent donc une précision d'exécution remarquable, les erreurs à rectifier ne dépassant pas 2/10 de millimètre.

Un des plus grands avantages de ce procédé est la rapidité d'exécution, qui implique un prix de revient extrêmement bas. On pourrait, par ce moyen, sortir une aile de chasseur moderne toutes les deux heures.

Verrons-nous la "barrière thermique" vaincue grâce aux ailes et — pourquoi pas? — aux fuselages en béton?

Un fait est toutefois certain: plus un avion va vite, plus ses ailes et son fuselage sont chauffés par le frottement de l'air. Les ingénieurs ont donc été amenés à étudier le comportement de l'avion lui-même et de son pilote aux grandes vitesses. Si l'on songe que dans deux, trois ou cinq ans, avec l'avion "tuyau de poêle volant", du Français Leduc, des vitesses de l'ordre de 3 à 5,000 kilomètres/heure seront atteintes en service normal, on comprendra que la question soit d'une actualité... "brûlante", c'est le cas de le dire.

En ce qui concerne le pilote, on arrivera assez facilement à le défendre de la hausse de température: on l'installera dans un véritable réfrigérateur et, si nos renseignements sont exacts, un système de réfrigération existe déjà dans les avions expérimentaux super-soniques en cours d'essais aux Etats-Unis. Mais l'homme — et les hommes — étant ainsi préservés, il faut aussi songer au matériel.

Il faut songer, par exemple, au carburant. Que se passera-t-il si la température du réservoir dépasse la température de vaporisation dudit carburant? Le réservoir éclatera bientôt sous la pression. Là encore, on peut prévoir un système de réfrigération qui, d'ailleurs, alourdira l'appareil et qui détournera à son profit une bonne partie de la puissance du moteur.

Mais il y a aussi le fuselage, les

réfrigérateurs volants.

Voici, en coupe, une aile faite de béton précontraint

se. Nous n'avons d'ailleurs pas entièrement foi dans les résultats obtenus — nous dirons ensuite pourquoi.

Ces savants assurent que, lorsqu'une automobile atteint le Cent à l'heure, le frottement de l'air élève sa température d'environ un demi degré centigrade. Un avion volant à 500 à l'heure "chaufferait" de 10°; à 5,000 à l'heure, de 850°. Un bolide filant à 10,000 kilomètres à l'heure dans la haute atmosphère serait porté à près de 5,000° centigrades.

Nous avons dit précédemment que ces chiffres ne nous paraissent pas entièrement convainquants: nous ignorons en effet si les températures observées ont toutes été ramenées à une altitude commune. Or, on sait que plus l'altitude augmente, moins l'air est dense, c'est-à-dire moins le frottement est fort.

D'autre part, nous ne savons pas si le profil de l'objet en mouvement est le même pour toutes les observations. Or, il saute aux yeux qu'un météore irrégulier, rugueux, couvert d'aspérités, doit "frotter" davantage contre l'air environnant qu'un avion de métal parfaitement poli.

Deux solutions seulement sont possibles: En premier lieu, donner à l'avion des formes telles que les frottements soient réduits au minimum. Mais, sous le rapport "coefficient de frottement", il semble que peu de progrès restent à faire. On en est actuellement à faire la chasse à la moindre tête de rivet.

En deuxième lieu, trouver des matériaux susceptibles de supporter une forte augmentation de température sans que leurs qualités de résistance et d'élasticité en soient par trop compromises. C'est vers cette solution que tendent actuellement les efforts des chimistes et des ingénieurs.

Entendons-nous: il est toujours possible de concevoir une résistance suffisante aux hautes tem-

LE CALENDRIER DE chez nous PRÉSENTÉ PAR Molson's LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

MAISON FONDÉE EN 1786. A calendar grid with 30 numbered squares, each containing a historical event and a small illustration. The events range from 1890 to 1949.

MON JOURNAL

11 avril. — La tolérance accomplie des progrès jusque dans la philatélie; quelque étrange que cela puisse paraître, cette science, qui est aussi un divertissement de qualité, a longtemps perpétué des rancœurs. D'aucuns se refusaient à honorer, par le truchement d'un timbre-poste, des personnages ou des événements étrangers à leurs propres préférences. En somme, on ne consentait à exalter que les saints de son calendrier! On en revient cependant, et c'est heureux. L'Islande est assurément le pays le plus protestant au monde; moins d'un pour cent de ses habitants sont catholiques et le dernier évêque de l'île, Jean Arason, eut la tête tranchée en 1552. Un timbre à son effigie rappelle son souvenir et souligne le crime dont il a été la victime. L'Allemagne occidentale a honoré en même temps le grand théologien protestant Auguste Francke, fondateur en 1695 du premier orphelinat, et le Père Sébastien Knopp, connu par ses études en hydrothérapie. Pays catholique, le Brésil émet un timbre pour commémorer le congrès international de la jeunesse baptiste tenu à Rio de Janeiro; pays également catholique, l'Autriche souligne la fondation d'une école luthérienne à Vienne et l'un de ces timbres comporte la page-titre de la Bible de Luther. Ce qui est encore plus étonnant, c'est que les terres musulmanes, si fermées à tout ce qui n'est pas le message du Prophète, ont aussi emboîté le pas. La Turquie émettait en 1953 un timbre pour commémorer la restauration des ruines d'Éphèse, le grand centre chrétien de l'antiquité. Ce sont là des faits qui, même s'ils échappent forcément à l'attention générale, paraissent néanmoins révélateurs d'un sain état d'esprit. L'action discrète des philatélistes ne

serait-elle pas plus efficace que celles des hommes d'Etat réunis dans le palais de l'O.N.U.? 12 avril. — André Rousseaux parle de Bernanos au Ritz. Il l'a bien connu et il dispose de plus de certains inédits du grand écrivain. On lui sait gré d'avoir évité le piège

pressionne pas outre mesure. C'est la nature des questions qui me plonge dans la perplexité. On veut en effet savoir, par exemple, si l'aspirant soldat aime sa mère, s'il nourrit de l'affection pour son père, s'il a l'habitude de flirter. Il serait bien étonnant, me semble-t-il,

les mieux établies. Ce qui frappe surtout chez l'homme de guerre, c'est sa grossièreté, dans ses manières comme dans sa conversation. Les témoignages de ses familiers ne doivent pas mentir à cet égard. Il se conduit avec les femmes comme un goujat. Même comme militaire, Savant ne lui accorde qu'un crédit limité. Les arguments qu'il invoque ont ceci qu'ils font réfléchir. Et quelle incroyable légèreté quand il s'agit des vies humaines, qu'il peut sacrifier sans la moindre hésitation, comme par jeu! Napoléon était sûrement sincère quand il écrivait, dans une lettre à Joséphine: "Les hommes sont si méprisables".

15 avril. — Pourrait-on dire que notre civilisation est celle de l'image? Comme toutes les formules, en voici une qui serait approximative. Elle n'est pas toutefois entièrement dépourvue de fondement. Doit-on s'en inquiéter? Je crois que l'image, supplantant la réflexion, entraîne à une certaine paresse de l'esprit, particulièrement novice à l'âge de la formation. Par le cinéma, par la télévision, par l'illustré, nous sommes davantage présents au monde, plus que nous ne l'avons jamais été dans le passé. Comprendons-nous mieux les événements, sommes-nous mieux en mesure de les relier logiquement les uns aux autres? Si l'information gagne à ce déploiement de l'image, la culture en profondeur y perd à coup sûr. Je me range sans peine à l'avis récemment exprimé par Thierry Maulnier: "Il me semble que cet empire toujours plus grand de l'image risque de ramener la pensée à une forme un peu infantile. Le fait de mettre en bandes d'images, par exemple, un roman de Balzac me paraît assez inquiétant..." Pour ne pas dire davantage...

14 avril. — Napoléon a compté de nombreux panégyristes et laudateurs. Sa légende apparaît même inépuisable. L'ouvrage que lui consacre Jean Savant (Tel fut Napoléon) pourra servir comme d'une cure de désintoxication. S'il n'était si solidement documenté, on le classerait volontiers dans la catégorie des pamphlets. Savant n'aime pas l'Empereur, il ne lui fait grâce de rien. La sûreté de son dépeçage ébranle les convictions

de la conférence biographique ou anecdotique; charitablement, Rousseaux suppose Bernanos connu à Montréal, aussi bien s'emploie-t-il à dégager certains thèmes essentiels de son oeuvre. Il le fait avec un grand souci de justesse et de probité, appuyant sur les éléments permanents d'un message qui, en plusieurs points, rejoint celui de Péguy. Rousseaux n'est pas un confédéré mondain, avec tout ce que cela suppose de charme superficiel et d'adresse verbale. Tout entier à son sujet, il le traite avec beaucoup de respect, d'une voix sourde et virile, d'un débit légèrement monotone. C'est plaisir d'entendre lire certains textes, connus comme inconnus, de Bernanos, avec une ferveur contenue. Rousseaux manque de la grâce de l'enchantement, mais il n'a pas déçu.

13 avril. — Une humoriste écrivait récemment: "L'armée, en principe, accepte n'importe qui. Elle a même une manière particulièrement efficace d'agrandir son cercle de famille". Il n'en va pas tout à fait ainsi dans l'armée canadienne, si l'on en croit le correspondant parlementaire du Star à Ottawa. Les autorités militaires imposent en effet aux recrues un test comportant 369 questions. Ce nombre, de prime abord, ne m'im-

par ROGER DUHAMEL de l'Académie canadienne-française

Une invitation AUX JEUNES ÉCRIVAINS Nous éditons TOUS GENRES DE MANUSCRITS Les EDITIONS MASKA Inc. 2003, ST-HUBERT Montréal, P.Q.



Normand Hudon publie un recueil de caricatures

## J'AI MAUVAISE MINE

Dans un recueil de caricatures qui vient de paraître aux Editions de l'Autorité, J'AI MAUVAISE MINE. Normand Hudon propose au public sa vision fantaisiste d'un monde que l'on considère généralement avec gravité: les prisons, les bagnes, les pénitenciers. Ces établissements de l'Etat, il est vrai, sont peuplés de prisonniers, de bagnards et de forçats — des hommes dont le sort n'est certes pas enviable et auxquels le jeune caricaturiste prête certaines qualités, souvent méconues. Avec humour — qui est l'expression de sa sympathie — il a voulu se pencher sur leurs travaux, leurs soucis, leur vie quotidienne. Et, s'il emprunte une "mauvaise mine", ce n'est pas qu'il sous-estime le condamné à perpétuité, mais surtout parce qu'il a voulu se faire admettre de ses "frères", par-

tager leur lot... Pourtant, l'auteur ne cherche pas à convaincre; il se borne à décrire, non pas comme le photographe dont l'art demeure souvent superficiel, mais au moyen de lignes brisées et de masses informes, en accentuant les défauts, en soulignant les travers. C'est ainsi peut-être qu'il atteint les cœurs et sollicite la réflexion. Par-dessus tout, Normand Hudon excelle dans la loufoquerie à travers laquelle, tel un prisme, il contemple l'univers et les hommes. A la faveur de ces images volontairement déformées, s'opère le phénomène essentiel de l'oeuvre, le phénomène que Normand Hudon s'efforce constamment de faire atteindre chez autrui: le rire. A-t-il atteint son but? On peut se procurer le volume dans toutes les librairies. Jacques Normand a signé la préface.

## Le concours du Cercle du Livre

Les auteurs qui désirent concourir cette année au Prix du Cercle du Livre de France doivent faire parvenir leur manuscrit au nouveau bureau du Cercle, 40 rue Molière, Montréal 10, avant le 15 mai.

Tout manuscrit qui parviendra au Cercle après cette date ne pourra être accepté pour cette année.

Sept manuscrits ont déjà été envoyés au Cercle du Livre de France et plus de 60 personnes ont demandé des renseignements sur le Prix. C'est là un chiffre tout à fait extraordinaire et qui laisse présager un nombre record de concurrents.

Jean Cocteau, qui accomplit jusqu'à la dernière minute sa tâche écrasante de Président du Jury avec une autorité, une compétence et une courtoisie inégalables, a tenu à s'excuser publiquement des injustices du palmarès: "Un palmarès est obligatoirement injuste car il y a trop de films et trop peu de prix à distribuer. Aussi n'avons-nous pas jugé en juges, mais en spectateurs..."

Que Jean Cocteau me permette de n'être pas de son avis: trop de films, oui, mais aussi trop de prix distribués. Le règlement stipulait qu'outre le Grand Prix, le jury des films de long métrage pouvait attribuer 7 prix. "Tant qu'il y aura des hommes" étant hors-concours, et "La porte de l'enfer" remportant le Grand Prix, le jury a néanmoins décerné 8 prix internationaux et un prix spécial du jury, ce qui porte à 11 le nombre total des prix et à 12 celui des films cités au palmarès, sans compter les 6 mentions d'honneur décernées à une interprète, à un scénariste, à 4 réalisateurs et aux opérateurs de "Désert vivant".

Pour que ce copieux palmarès soit parfaitement équitable, il aurait fallu y inclure trois films de plus: "Pamposh" (Inde), "Comicos" (Espagne) et "Etoiles du Ballet Russe" (URSS). On aurait ainsi obtenu une sélection indiscutable des 15 meilleurs films présentés à Cannes. Satisfaisant du même coup son désir de justice et ses diverses obligations morales, le jury aurait pu décerner à chacun de ces 15 films une mention spéciale de sélection, ou de distinction. Ce qui, ensuite, lui aurait permis soit de choisir parmi les metteurs en scène, les auteurs, les techniciens et les acteurs ceux qui méritaient d'être primés, soit d'inscrire au palmarès un nombre restreint de films: "Tant qu'il y aura des hommes", "La porte de l'enfer", "Chronique des pauvres amants", "Monsieur Ripois", "Les cinq de la rue Barska", "Avant le déluge", "Scander Beg" et "Deux hectares de terre" qui, me semble-t-il, ont été désignés par la majorité des critiques comme les oeuvres les plus importantes de ce VIIème Festival. L'une des révélations du Festival Simplicité et dépouillement des premiers films néo-réalistes

italiens. Un film qui, en même val.

Ces critiques expriment davantage des regrets que des reproches et pourraient être présentées comme des suggestions aux personnalités chargées d'élaborer le règlement du Festival si l'expérience n'avait hélas! montré qu'en la matière toutes les suggestions sont vaines...

Nous avons donc un palmarès qui, sauf trois omissions, désigne à l'attention des professionnels et du public les oeuvres les plus représentatives du cinéma mondial actuel. Que, pour sa clairvoyance, le jury soit cette fois félicité...

"Tant qu'il y aura des Hommes" (From here to eternity) — Amérique —

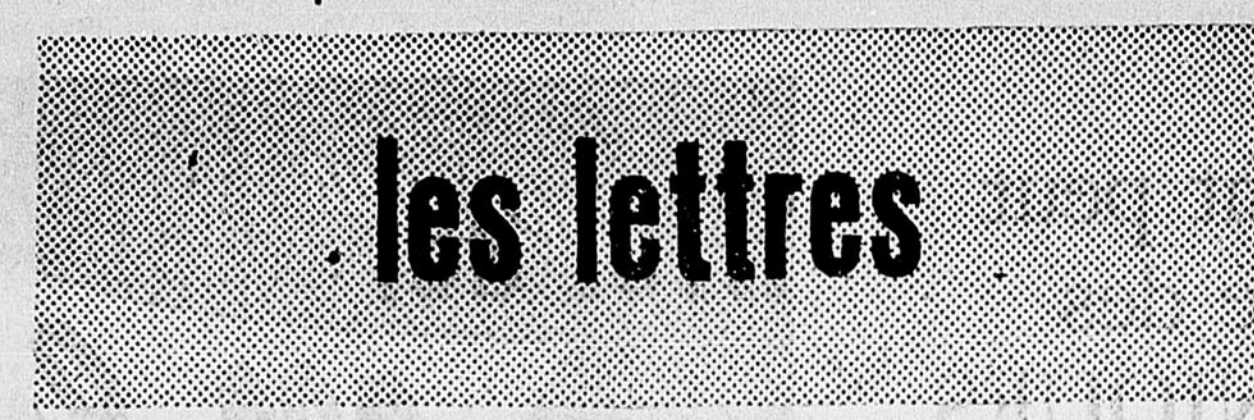
Le film aux huit Oscars remporte partout où il passe un succès triomphal. Pour le jury de Cannes, il s'agissait de choisir entre comment une injustice ou enfoncer une porte ouverte. Le classement hors-concours était une solution habile et élégante.

"La Porte de l'Enfer" (Jigoku-Mon) — Japon —

Le seul film sans doute à pouvoir rallier une majorité, aussi bien au sein du jury que parmi la critique. Quant au public, il risque d'être déçu par ce film austère et difficile dont la beauté et la grandeur sont celles des tragédies antiques. La mise en scène, l'interprétation, l'utilisation des couleurs sont au-dessus de tout éloge.

Si quelques graves défauts n'avaient pas compromis leur équilibre artistique, trois films auraient pu également se disputer le Grand Prix: "La Chronique des pauvres amants", "Les Cinq de la rue Barska" et "Avant le Déluge" qui, tout abondant avec courage les grands problèmes de notre temps, sont des oeuvres cinématographiques de qualité.

"Le Dernier Pont" (Die Letzt



## Inquiétude du libraire français

# Quelles sont les causes de la mévente du livre?

Il y a, dit-on, trop de commerçants en France. Trop de boutiques, depuis la guerre, se sont ouvertes, les unes à côté des autres, et, bien entendu, à Paris notamment.

Parmi ces boutiques imprudemment multipliées, y a-t-il trop de librairies? Peut-il y avoir trop de librairies? Dirons les amis des livres. Et nous inclinons certes à répondre "non", à condition toutefois que les libraires soient assurés de vivre de la vente des livres.

Or les libraires sont inquiets. Il y a une mévente du livre comme il y a une mévente de bien d'autres "articles", abondamment produits pour une clientèle dont les ressources moyennes demeurent modestes. Et puis il y a, non seulement la concurrence entre librairies proprement dites et organismes voisins...

Les libraires, naguère, et même les éditeurs, s'inquiétaient des "cabinets de lecture", qui louaient les livres, si bien qu'un, ou deux ou trois exemplaires d'un même ouvrage suffisaient à apaiser la fringale d'une infinité de lecteurs. Il a été souvent question de frapper d'un droit spécial cette "mise en lecture" d'un ouvrage nouveau. Ce à quoi les partisans du Cabinet de lecture objectaient que loin de diminuer la vente d'un bon ouvrage il l'augmentait, au contraire. Tel, qui ne se serait pas sardé à acheter ce livre sur sa simple réputation, l'ayant emprunté pour le lire souhaite ensuite le conserver, et l'achète à bon escient. D'ailleurs, puisqu'il est question d'emprunt, ne faudrait-il pas en poussant les choses à l'extrême, essayer de contrôler le prêt des livres entre

amis? Et puis encore, tenter d'apporter des restrictions à la mise en lecture des nouveaux ouvrages dans les bibliothèques publiques?

Cependant les libraires aujourd'hui semblent moins préoccupés de la concurrence des Cabinets de lecture que de celle des "clubs" de lecteurs, qui paraissent connaître un remarquable essor.

Ces "clubs", d'institution assez récente en France, sont des groupements qui rééditent cha-

ce, du moins pour une large part?

Mais ici les libraires font entendre des doléances qui ne semblent pas uniquement inspirées par l'intérêt commercial. "Le lecteur, disent-ils en substance, doit faire son choix lui-même. Et s'il se sent un peu perdu parmi les piles de livres nouveaux, entassés par milliers, nous sommes là pour l'aider de nos conseils".

Cependant, les hautes personnalités de la librairie admettant que ces conseils éclairés, le candidat-lecteur ne les trouve pas toujours auprès de libraires qui ont "pris commerce de livres" comme ils auraient pris un commerce d'épicerie ou de chaussures? Et nous revenons ainsi à la question du début, qui se présente légèrement modifiée: "Y a-t-il, sinon trop de libraires, du moins trop de libraires qui ne s'intéressent pas suffisamment au livre?"

par Huguette Godin

que année, à l'intention de leurs membres, un certain nombre d'ouvrages, soit anciens, soit nouveaux, et en publiant une liste sur laquelle ces membres, qui se sont engagés à en acquiescer un nombre minimum, font leur choix.

Quel est donc leur intérêt? Il semblerait qu'il consiste surtout à entrer en possession de livres bien imprimés, bien présentés, souvent illustrés alors que l'édition courante ne l'est pas, ou vêtus d'une "bonne reliure", tout cela pour un prix très raisonnable.

Mais n'y a-t-il pas une autre explication, moins flatteuse, et qui relèverait de la paresse, du manque d'initiative? S'il paraît en France une quinzaine de milliers de volumes, bon an, mal an, le lecteur indolent, effrayé de l'idée d'exercer un choix parmi une telle production, ne trouverait-il pas agréable que d'autres accomplissent ce choix à sa pla-

Heureusement, à Paris et peut-être davantage encore dans les villes de province subsistent nombre de ces librairies qui sont des lieux de réunion et d'accueil; qui ont leurs "habitués", heureux de se retrouver pour feuilleter des livres et s'en entretenir avec un libraire fort au courant des nouveautés; heureux de se plonger un moment dans cette odeur de papier, d'encre et de cuir qui est pour un bibliophile le plus suave des parfums; petits centres intellectuels où l'on est le bienvenu même si l'on doit n'en ressortir qu'avec un modeste volume broché. De ces librairies-là, on peut affirmer sans crainte qu'il n'y en aura jamais trop...

Le second festival radiophonique du Livre, qui s'est déroulé pendant toute une semaine sur les ondes municipales, comportait une centaine d'émissions différentes, al-

## Nouvelles littéraires

L'Académie Ronsard, réunie en Assemblée générale sous la présidence de M. Jules Romains, a procédé à l'élection d'un nouveau membre.

M. Luc Durtain a été élu au premier tour de scrutin au siège laissé vacant par la mort de François-Paul Alibert.

Le prix des Critiques, doté de 100.000 francs, sera décerné cette année le 31 mai à une oeuvre littéraire, prose ou poésie, écrite d'original en français, et parue en librairie dans les douze mois précédant le 1er mai prochain.

La Société des Gens de Lettres a tenu son assemblée annuelle. Le "tiers sortant" du Comité a été ainsi renouvelé:

MM. Maurice Guierre, René Le Gentil, Marcel Sauvage, Charles Kunstler, Albert-Jean (qui se représente), Christophe, Jean Mariotti et Pierre Seize.

Un peu plus tard M. Paul Vialar est réélu, pour sa troisième année de consécutive présidence.

Une belle étude sur le génie artistique français vient d'être publiée à Londres par le professeur Anthony Blunt.

Son livre, intitulé "Art and Architecture in France, 1500 to 1700" couvre les deux périodes de la Renaissance et du Grand Siècle dont les châteaux de Fontainebleau et de Versailles sont les magnifiques illustrations.

Le professeur Blunt est un critique d'art de qualité peu commune, dont les connaissances et l'appréciation sont également profondes dans les domaines des trois arts visuels de la peinture, de la sculpture et de l'architecture.

L'intérêt particulier de son livre est donc le jour qu'il jette sur la corrélation de ces trois arts pendant la période qui fait l'objet de son étude. Il souligne qu'il est indispensable d'accorder une importance égale à chacun et de les traiter tous trois comme ayant les relations mutuelles les plus étroites.

A la suite du succès remporté l'an dernier, à la même époque, par son "Festival du Livre", la station municipale de radio de la ville de New-York vient de donner une ampleur particulière à une seconde manifestation littéraire du même ordre, qui est devenue désormais une institution permanente, amenée chaque année par le printemps.

C'est au cours d'une réception offerte à l'Hôtel de Paris par Mme Colette au conseil littéraire, dont elle est présidente d'honneur, que le nom du lauréat a été communiqué.

lant de chroniques et d'essais, confiés à des écrivains connus, à des débats "pour et contre" et à des lectures de textes par des artistes de Broadway.

A en croire les premiers rapports des organismes spécialisés dans ce genre de vérifications, l'ensemble des émissions a remporté un vif succès auprès des auditeurs, lesquels — fait remarquable entre tous — se recrutaient parmi les couches les plus variées de la population, dans les milieux ouvriers aussi bien que chez les intellectuels.

MONACO

Le conseil littéraire de la Principauté de Monaco, placé sous le haut patronage du prince souverain, a désigné M. Jules Roy comme lauréat du IVème prix du Prince Rainier III, prix dont le montant est d'un million de francs.

M. Paul Géraudy, membre du conseil littéraire, commentant cette décision, a déclaré:

"Dans un temps où les valeurs morales sont contrebattues et discréditées, il est beau que le Prix de Monaco soit allé à un homme qui joint à des qualités maîtresses d'écrivain les qualités d'un grand soldat. De tout ce qu'il a écrit, il ressort une grandeur de l'humain qui rassure sur la condition et sur le destin de l'homme. Au moment où des Français tombent en Indochine dans des combats d'un tragique encore inconnu, il est heureux qu'un aviateur qui a parlé après Alfred de Vigny de la grandeur et de la servitude militaire ait reçu cette consécration."

Le "conseil littéraire" réunit, avec M. Paul Géraudy, MM. Pierre Gaxotte et André Maurois, de l'Académie Française; Gérard Bauer, Roland Dorgelès et Philippe Hériat, de l'Académie Goncourt; Jacques Chenevière, Henry Troyat, Léonce Peillard et Gabriel Olivier.

Jules Roy, âgé de quarante ans, est un ancien colonel d'aviation. Il a combattu au sein de la Royal Air Force et, après la guerre, il a servi en Indochine. Ce n'est que récemment qu'il a abandonné le métier des armes pour se consacrer entièrement à la littérature. Homme de caractère et d'une grande indépendance d'esprit, ayant servi avec abnégation l'aviation et l'armée, Jules Roy rappelle une grande figure d'écrivain-aviateur, sur lequel il a publié un essai: "Passion de Saint-Exupéry".

C'est au cours d'une réception offerte à l'Hôtel de Paris par Mme Colette au conseil littéraire, dont elle est présidente d'honneur, que le nom du lauréat a été communiqué.

Bretagne — René Clément, Gérard Philippe, d'admirables actrices anglaises, beaucoup d'esprit, d'intelligence et de virtuosité. Beaucoup de talent aussi. Pourquoi ce film ne procure-t-il pas plus de satisfaction? La mise en scène de René Clément est éblouissante et méritait largement ce prix supplémentaire que Jean Cocteau réussit à lui faire attribuer.

Peu de choses à dire des courts métrages, plus nombreux que jamais et dans l'ensemble très inférieurs à ceux des précédents festivals. Le palmarès met très justement à l'honneur ceux qui le méritaient. Une omission cependant: "Lekko", un film admirable d'Herman van der Horst sur les pêcheurs d'Islande. Hormis les films, que reste-t-il d'un Festival une fois soufflées les chandelles? Pensant à ce qui aurait pu être, on ne peut se défendre d'une certaine amertume au souvenir de ce qui a été.

Trop de films au programme. La pré-sélection est-elle vraiment impossible? Méfions-nous alors de voir Cannes périr un jour d'indigestion... Mentionnons pour mémoire les galas plus ou moins manqués, la vanité des réceptions, l'agitation inutile, la floraison des parasites, l'incroyable inutilité des demi-vedettes déplacées à grands frais. Mieux vaut une Edwige Feuillère que dix, vingt, trente starlets — et les Edwige Feuillères furent rares cette année...

Il ne faut pas demander à un Festival plus qu'il ne peut donner. Mais lorsque tout le monde aura compris qu'un Festival du Film doit être une confrontation internationale des meilleurs films du monde et de ceux qui les font, bien des malentendus se trouveront dissipés.

Pour conclure, demandons à Jean Cocteau de tirer les enseignements de ce VIIème Festival du Film: "Le cinématographe est maintenant au point dans presque tous les pays. On voit partout de très belles mises en scène, des images impeccables, d'ingénieux mouvements de caméras. Tout le monde peut désormais se servir de cet instrument merveilleux. Ce qui compte, plus que jamais, c'est l'auteur, c'est le sujet..."

## Après le Festival de Cannes. Cocteau déclare: Le cinématographe est au point dans presque tous les pays... Ce qui compte plus que jamais c'est le sujet et l'auteur

Autriche —

Séduisant et décevant, le film d'Helmut Kautner doit sans doute à l'interprétation remarquable de Maria Schell de figurer au palmarès. Paix, amour, réconciliation, pardon, autant de thèmes qui, lorsqu'ils sont traités au travers de la guerre, risquent d'être plus irritants que convaincants. Le jeu de Maria Schell ainsi que sa gentillesse et sa simplicité, lui avaient déjà valu dans les coulisses le Prix d'interprétation bien avant que le jury ne se réunisse pour délibérer.

"Désert Vivant" (The Living Desert) — Etats-Unis —

Premier long métrage de la célèbre série "C'est la Vie". Les animaux, grands et petits, qui peuplent le grand désert américain, saisis sur le vif au télé-objectif. Des séquences inoubliables (les plus simples) et d'autres inadmissibles, celles où les animaux sont tournés en dérision par un commentateur caustique. Quel grand film on aurait pu faire en s'en tenant à l'aspect purement documentaire des images extraordinaires rapportées par les opérateurs.

"Avant le Déluge" — France —

Tout le monde à Cannes, (Français ou étrangers) s'est sincèrement réjoui du bon tour joué à la Censure par la Commission française de sélection d'abord, par le Jury ensuite. La présentation du film de Cayatte eut pour conséquence de réaliser la totale unanimité des journalistes et des professionnels du cinéma contre la censure officielle ou officieuse. Le "Prix de la critique", habituellement décerné à un film qui n'est pas retenu par le Jury, est à cet égard significatif.

"Deux hectares de terre" (Do Bi-gha Zamini) — Inde — temps qu'une critique des injustices sociales, est un admirable panégyrique de la bonté et de la droiture. Comme le cinéma égyptien, dont les progrès ont été salués par une mention au palmarès.

par Pierre Meunier

le cinéma indien prend rang parmi les grands cinémas de demain. "Carrousel Fantastique" (Carosello napoletano) — Italie —

Ce Carrousel napolitain devenu on ne sait pourquoi "Carrousel

fantastique" en français, est une immense fresque à la gloire de Naples, pleine de chansons et de danses, de cris et de couleurs, sans une seconde de silence, sans un temps de repos. Avec un peu plus de mesure et un peu moins d'ambition, Ettore Giannini aurait fait un chef-d'oeuvre du genre.

"Chronique des pauvres amants" (Chronache di poveri amanti) —

Italie —

Une ruelle de Florence, en 1925. La vie quotidienne des habitants, leur travail, leurs amours, leurs joies et leurs peines tandis que le fascisme étend sa terreur. Dans la rue, les ennemis s'observent, les amitiés doivent se cacher. Et puis la très belle histoire d'amour de ces pauvres amants. Un grand film, tout en nuances et en finesse. Malheureusement, Carlo Lizzani n'a pas assez différencié ses personnages, ni centré suffisamment l'action. D'où une certaine confusion, et quelques longueurs.

"Les cinq de la rue Barska" — Pologne —

La comparaison s'impose avec "Avant le déluge", Aleksander Ford et André Cayatte ont tous deux traité le sujet de l'adolescence corrompue par la guerre, mais le premier avec plus de chaleur que le second, et dans un style moins dépouillé. Le film polonais propose une conclusion à ce problème angoissant. Et c'est là que les spectateurs se divisent... "La grande aventure" (Det stora aventyret) — Suède —

Les enfants et les animaux harmonieusement mêlés dans une simple et belle histoire dont le cadre est la forêt. Arne Sucksdorff, dont c'est le premier long métrage, a conservé fort heureusement la simplicité et le dépouillement que l'on a admirés dans ses documentaires.

"Scander Beg" — U.R.S.S. —

Vaste épopée remarquable par la mise en scène de Serge Youtkevitch et par l'utilisation de la couleur. "Scander Beg", c'est l'histoire de la libération du peuple albanais au XVème siècle, après sa difficile victoire sur les Turcs. Après ce film, on peut enfin parler de "couleurs naturelles" au cinéma. Malgré les progrès considérables accomplis par les divers procédés, les Russes conservent leur avance grâce au Sovcolor. "Monsieur Ripois" — Grande-



Au cours de la réception donnée au sommet du vieux Cannes, la vedette japonaise Tan-Ami du film "La Porte de l'Enfer", qui n'osa s'approcher du buffet pris d'assaut, est ravitaillée par le journaliste Tanaka, membre de la délégation japonaise, qui lui apporte un cagnot de crudités.

## spectacles

## SEBASTIEN au THEATRE-CLUB

par Paul Toupin

Le Théâtre-club n'a que de bonnes intentions. Il faut l'en féliciter. Il veut ce que devrait toujours vouloir une jeune troupe, jouer bien la comédie. Et il la joue sans prétention, en toute bonne foi, en connaissance de cause, pour son plaisir et parfois pour le nôtre. Le Théâtre-club est la plus louable entreprise puisque ce n'en est pas une d'argent. Le désintéressement est encore de ce monde? Une troupe sans argent, sans salle, sans public abonné, sans grandes vedettes, commande la sympathie. Et le Théâtre-club me sera toujours infiniment plus sympathique, même dans ses erreurs et ses échecs, que ces grandes compagnies qui traversent parfois notre ville, mais qui ne la traversent que parce qu'elles y flairent l'argent. Si nous avons un jour du théâtre, nous le devons aux efforts presque anonymes de troupes comme celle du Théâtre-club. Non pas à la compagnie x, y et z, de France.

Si Beau Sang était une pièce trop austère, trop dépourvue, pour convenir à tous, Sébastien, au contraire, conviendra à tous

## Noël Guyves

Un jeune "rat" de cave, chandail noir, cheveux bouclés, spécimen sympathique de la jeune génération française d'après-guerre, dont l'audace et le talent lui ont permis de se faire valoir à la télévision, à la radio et au "Saint-Germain-des-Prés" (celui de Montréal) présente son répertoire de chansons au "Café Chez Emile", rue Norwood, près du boulevard Gouin. L'émotion qui se dégage souvent de ses interprétations serait certes plus pure, plus nuancée, plus entière si Noël Guyves n'était sans cesse tendu, comme s'il redoutait constamment les réactions imprévisibles d'un auditoire très hétérogène. On souhaiterait qu'il retrouvât la même aisance qu'il mettait à chanter au milieu de ses amis.



Il faut lui reconnaître deux qualités majeures: la sincérité et l'honnêteté. Très sincère, en effet, il se donne totalement au climat qu'évoque une chanson française afin d'en exploiter toute la poésie, toute la vie, toute la sensibilité. Honnête, il ne l'est pas moins, notamment par l'esprit qui anime son spectacle, par la probité et la sobriété de sa présentation. Noël Guyves, qui s'accompagne à la guitare, n'est pas dépourvu de métier et, si sa technique peut parfois sembler maladroite, elle n'est jamais lourde ou encombrante. Noël Guyves est aussi chansonnier: ses compositions, empreintes de poésie et de jeunesse, ne sont pas exemptes de cynisme, expression d'une révolte intérieure dont il serait difficile de mesurer ici la portée.

Noël Guyves sera "Chez Emile" cet été; on dit même qu'il chantera sur la terrasse, au bord de Peau. On ferait bien d'aller l'entendre...

parce qu'elle est une pièce plus que "confortable". Sans doute, monsieur Jacques Languirand a-t-il songé à l'expression si célèbre de Marcel Aymé lorsque ce dernier écrivit "Le confort intellectuel", livre qui fit un certain remou près le quai Conti. Sébastien n'est pas à proprement du grand théâtre, c'est un vaudeville à tiroirs dont la paternité revient à Feydeau. Le théâtre, (français) aura toujours ses, disons, dindons. Et ce dindon qu'est Sébastien est amusant. Pourquoi présenter un auteur aussi connu que M. Troyat? La liberté de juger, de critiquer, deviendrait impossible si cet usage se répandait. Donnons toujours le bénéfice du doute, la sympathie à un auteur, quitte à lui retirer l'un et l'autre après sa pièce. M. Beaulne (qui se répand comme la flore) nous a parlé de M. Troyat. Il se sentait en grande sécurité, car M. Troyat, avons-nous appris, est fonctionnaire à la Préfecture de la ville de Paris. J'imaginai mal un fonctionnaire qui s'offrirait de nous présenter Jean Genet et Haute surveillance.

Voici en gros le sujet de Sébastien.

Un portraitiste en bondieuseries à la recherche d'un modèle de saint Sébastien le trouve dans la personne d'un jeune voleur, ami de son fils, voleur également. Le modèle pose donc. Une dame patronnesse s'en éprendra, la fille du peintre en deviendra amoureux. Le fils du peintre sort de prison, embrasse son camarade de "trou" alors que le peintre se rend compte que son modèle l'a dupé, en lui volant des petites cuillères. Mais comme la dame patronnesse obtient que la vie du vrai saint soit illustrée (en sept tableaux, grandeur nature) le modèle demeure à la maison. On tolère même qu'il participe à un cambriolage chez la dame patronnesse, moins pour ce qu'il en retirera que pour assurer au fils voleur le succès du vol. C'est finalement le tableau saint Sébastien percé de flèches que l'on vole, pour la consolation de la dame patronnesse qui retrouve ses bijoux, pour la fille qui convole.

L'histoire se prête aux bouffonneries, aux loufoqueries. N'allons pas y chercher ce qui ne s'y trouve pas. Elle n'a pas de psychologie. Elle n'a que des situations — qui font souvent l'effet d'un manque d'imagination, comme tout ce qui est situation au théâtre. Les propos qu'échangent les personnages pourraient l'être par des étudiants, épices en moins. Sébastien a son petit côté blasphematoire qui l'aide sans doute à tenir l'affiche à Paris. Mais ce côté m'a semblé trop facile, trop accentué, trop voulu. Quant au langage de l'hyppocrisie, depuis Tartuffe, celui que l'on invente manquera toujours de sel. D'ailleurs, la langue d'Henri Troyat est une langue de

vaudeville, grosse, grossière, pleine de procédés grammaticaux, pour ne citer que l'abus des subjonctifs (J'eusse aimé qu'il me pilotât...) qui répétés trop souvent ne font plus rire.

L'interprétation de Sébastien a été brillante au premier acte, moins au deuxième, parfois confuse au troisième. La mise en scène de Jacques Létourneau est-elle responsable du rythme décroissant de la pièce? Je crois plutôt que Sébastien avait de gros trous qu'il devenait impossible de combler.

Georges Groulx a joué avec toute la fougue, la fantaisie, l'imagination voulue. Il a trop chargé, ici et là, un rôle déjà trop chargé. Néanmoins, il a campé son personnage avec grande maîtrise. C'est bien dommage de le voir si rarement sur nos plateaux. Il a le don du comique. Il a toutefois le secret penchant de céder à la caricature de ses rôles. Attention. Mesdames D'arcy et Rey-Duzil méritent des compliments que nous leur offrons, sous toute réserve. Béatrice Picard a joué nerveusement un rôle qui exigeait plus de naïveté et de candeur que d'hystérie. Le jeune Deret a montré beaucoup de talent. Et si Julien Bessette a de la présence, il n'a pas la voix qu'il faut pour parler comme le doit un ex-prisonnier. Le reste de la distribution fit son possible. Les décors de Robert Prévost formaient un cadre de bon goût.

## Le roi David

Ce n'est pas trop tôt pour "notre" télévision que de montrer une pièce canadienne. M. Guy Beaulne (encore) nous a encore présenté celle-ci de manière assez modeste, en tirant un peu à lui prix et trophées qu'on a distribués au roi David. Jean Filiault, l'auteur, a écrit en vers alexandrins cet épisode biblique du roi David. Il a réussi de beaux vers. Il en a réussi de fort plats. ("Ce brouillard me déprime...") Il a certainement atteint au ton de la tragédie. Une pièce biblique en veston et avec des personnages qui s'expriment en alexandrins reste toujours une gageure. Le roi David a sacrifié à la vraisemblance des personnages autant qu'à l'action dramatique. Les palmes de l'interprétation reviennent à Jean-Louis Paris. Voix, débit, gestes, tout était d'un comédien véritable. Jacques Létourneau et Gilles Pelletier ont bien joué, ainsi que le reste de la distribution dont les noms m'échappent. (L'image de la distribution passait trop vite). J'ai remarqué, dans cette télévision, un grand effort de travail propre, tant chez tous les interprètes que chez les techniciens. Si je ne me trompe, la réalisation était celle de Jean Racine. Je ne dis pas que tout fut parfait. Je dis que tout fut bien. Enfin, c'est à cette volonté de "bien faire" que j'applaudis.

Paul TOUPIN

## Les disques

Pour jouer les Concertos de violon de Mozart, il faut posséder une grande pureté de son, beaucoup de phrasé et un jeu dégagé et coulant "comme de l'huile", selon les termes du compositeur lui-même. Toutes ces qualités, Jacques Thibaud les possédait à un haut degré. C'est une démonstration de ces vertus — et de quelques autres — qu'il donnait par exemple dans le 3e de ces Concertos, en sol majeur, que réédite Vox en un disque "in memoriam" réalisé dans des conditions supérieures (PL-8600).

Domage que le violoniste ne nous rende pas plus attachant ce Poème de Chausson, au verso du disque. A l'arrière-plan dans les deux cas: un splendide Orchestre Lamoureux.

J'aime bien de Mozart, ses Concertos pour violon mais je préfère ceux qu'il a destinés au piano. Des vingt-sept pour un seul piano, Edwin Fischer en a gravé plusieurs et Victor vient d'en reprendre quatre en deux microsillons (album LCT-8013):

les Concertos nos 17, 20, 22 et 24 respectivement en sol, ré mineur mi bémol et do mineur. Rares sont les pianistes capables d'en extraire toute la riche matière. Fischer est de ceux-là. Aussi, Victor a-t-il été particulièrement bien inspiré, après avoir ouvert ses sillons mozartiens à un Iturbi qui n'en était pas digne, de donner l'hospitalité à ce géant qu'est Fischer. Son jeu est délicat et raffiné au possible, mais jamais efféminé ni enfantin. Le toucher sait être vigoureux à l'occasion, mais jamais dur. Un Mozart en excellente santé.

Si l'interprète mozartien est, pratiquement irréprochable chez Fischer, le compositeur l'est beaucoup moins et ses cadences sont le plus souvent pitoyables.

L'enregistrement est généralement moyen, quelquefois mauvais, dans le 20e Concerto notamment. C'est une réédition d'anciens enregistrements. Aussi, les orchestres, quels qu'ils soient, n'ont-ils guère de résonance.

LE DISCOPHILE.



Borduas

## La matière chante

## LA PLACE DE L'ART "CREATEUR"

par François BOURGOIGNE

"Tout art très différent de celui qui l'a précédé appelle une transformation du goût", écrit simplement Malraux quelque part. L'on peut supposer que cette transformation est déjà chose faite pour la majorité des lecteurs de "L'Autorité", mais il serait grand temps qu'elle se fasse pour les autres, sans quoi ils passeront à l'histoire comme ces bons bourgeois d'Amsterdam pour qui Rembrandt n'était qu'un barbouilleur. Ces gens avaient perdu tout contact avec un art expressif, et il ne leur restait de goût que pour de pâles simagrées répétitives. Non qu'ils aient jamais connu ce que pouvait être l'art, ou un art — les circonstances de leur maturation, au sein de la guerre et l'accumulation des richesses sonnantes ne leur en avait jamais laissé le loisir — mais ils croyaient le connaître. Ils croyaient à l'authenticité de leurs "saines" réactions, ils croyaient que leur position dans une société hiérarchisée, comme la nôtre, selon la valeur en argent de chacun et sa puissance politique, leur conférerait un jugement définitif en toute matière. Ils n'avaient surtout pas la vertu d'humilité, ces bons bourgeois, et comme ils n'étaient sensibles à rien, ils n'étaient respectueux de rien. Entre un artiste qui exprimait l'incessante nouveauté du monde et les angoisses soigneusement cachées de l'homme et un faquin qui représentait les perpétuels symboles de la richesse et de la quiétude, ils choisissaient à tout coup le second. Ils se refusaient surtout à être entraînés dans des aventures qui eussent engagé leur esprit et leur conscience d'être hommes.

Quand cet article paraîtra, l'exposition qui l'a appelé sera malheureusement déjà terminée. Mais qu'on se le tienne pour dit, cette exposition, "La matière chante", n'a été qu'un début — fulgurant début, quiconque l'aura vu consciemment admettra. Il y en aura d'autres expositions "sous le signe de l'accident", et aussi sous des signes dont le public de Montréal n'a pas encore la familiarité. Et les faiseurs intellectuels qui n'admettent l'art que par l'or dont ils peuvent quelque part trouver l'équivalent perdront pied. Ils n'y comprendront plus rien — ils n'y comprennent déjà plus rien, et ils auront beau cracher des invectives de toutes leurs pores, leur impuissance, leur refus de la vie apparaîtra au grand jour. Mais prenons garde: il se trouvera, il s'en trouve déjà, des simulateurs conscients pour tenter de profiter de la marée montante. Tout ce qui paraît en voie de réussir provoque la naissance de ses exploités: déjà l'on a un certain nombre de faux-peintres, qui ont leurs faux-admirateurs. Et l'on verra aussi les spéculateurs, et la foule de ceux qui sans avoir de sensibilité ou de sympathie, se porteront du côté qui semble avoir plus d'avenir. Ceux-là sont les simples snobs, et comme leurs compagnons ils forment le cortège inévitable de tout mouvement artistique.

Depuis quelques générations, générations philistines, l'on fait mine de croire en Occident que le réel se limite à une certaine géographie pragmatique de l'expérience quotidienne, et corrélativement, que tout ce qui ne sert pas à trouver sa voie dans le monde économique et technologique n'est que dérisoire fantaisie évasive. L'excès de puissance physique dont ont disposé ces générations (excès parce qu'elles ne sont pas encore

parvenues à s'y accoutumer), les ont aveuglés à tout le reste. Cependant, il y a une absurdité fondrière dans notre civilisation démocratique: l'élément démocratique y est pris tellement au sérieux que l'on s'émeut en criant à l'incompréhension quand la majorité du public ne semble pas devoir accepter une forme d'art. Les véritables artistes, quand ils ont pensé, n'ont jamais visé qu'à être admis d'un groupe minoritaire. A notre époque, nous exigeons comme critère de succès que l'art d'un homme soit l'art du plus grand nombre d'hommes possible. Il y a place dans toute collectivité non-totalitaire pour un art "populaire" et un art véritablement créateur, pour un art géographique et un art individualiste et expressif. Toutefois, nous sommes dans un tel état de confusion que ceux-là croient encourager un art expressif en pronant le géographisme. C'est un peu pourquoi les artistes se sentent tellement poussés à l'originalité et pourquoi la recherche occupe une si large part dans leur art. La confusion ne peut être tranchée que par la violence et l'intransigeance. D'où la nécessité des mots d'ordre que les sentinelles se lancent dans la nuit.

Ces mots d'ordre, qui peuvent sembler aux profanes simples jeux de mots, sont à la base des disciplines qu'utilisent les artistes. Borduas, ni aucun de ses disciples, n'ont formulé d'esthétique, mais on peut dire des consignes qu'ils se donnent que ce sont des esthétiques de travail, ouvertes à l'assimilation de toutes les découvertes. Par la façon dont ils font naître cette esthétique d'une expérience de la vie, on peut également dire qu'elle devient une éthique. L'on peut d'ailleurs faire cette constatation générale que la peinture d'un groupe ou la peinture qu'admire un groupe est en étroit rapport avec son éthos. Ainsi, tenter de forcer l'acceptation de la peinture surréaliste par toute la population, ou par cette partie qui s'occupe de peinture, ce serait faire fausse route. Cette transformation du goût dont parle Malraux se fait d'elle-même, et accompagne souvent une transformation de la conception du monde et de la vie. En ce sens, les peintres sont des prophètes, des gens extrêmement sensibles qui expriment par leurs visions ce qui plus tard paraîtra nécessaire aux autres.

Kandinsky, le premier peintre non-figuratif, pronait "la liberté entière et illimitée de l'artiste dans le choix de ses moyens à condition que cette liberté se fonde sur la nécessité intérieure que l'on appelle l'honnêteté". Presqu'invariablement il est possible de sentir dans une oeuvre le degré de bonne foi de l'artiste. Certains, visiblement, ne jurentent tout simplement d'aucune "nécessité intérieure", mais sont tout simplement animés par la vague désir d'être considérés comme des artistes. Il ne s'agit pas de les renvoyer pour cette raison, s'ils nous montrent des oeuvres qui se veulent surréalistes, à leurs académies. Car des "académistes" aussi il faut exiger la preuve qu'ils

## Lettre ouverte à Claude Gauvreau

Mon cher Gauvreau; Vous affichez depuis longtemps le courage de vos concepts esthétiques et nul ne saurait vous le reprocher. La récente manifestation de "La Matière Chante" dont vous avez été l'instigateur incite, au contraire, au respect de vos convictions. D'autre part le bilan de votre hardiesse, dans une société qui n'a pas toujours manifesté beaucoup de sympathie pour les peintres, ne s'établit pas facilement.

Les tableaux que vous avez réunis à la galerie Antoine sont assurément d'audacieuses expériences, par leur style et leur rythme, mais ils possèdent un élément plus important. C'est leur attitude, le point de vue qu'ils trahissent.

Tout cela, je le concède, est conforme au développement de la pensée de Borduas, et c'est ici précisément que se pose la gravité du problème, celui du rôle du peintre dans la société.

Je reconnais avec vous le classicisme traditionnel des artistes dont la principale préoccupation réside dans l'incessante nécessité de nouveaux modes de connaissance et d'expression, mais il faut reconnaître aussi la nécessité d'un but à la recherche, même dans la sphère cosmique. Or, les résultats atteints jusqu'à présent dans le domaine de la peinture, et plus précisément de la peinture sois-disant "casuelle" ou "surréaliste", ne semblent pas converger vers un but quelconque, même indéfini.

Certes, la couleur appliquée spontanément, et sous le signe de l'accident, suscite souvent une incantation émotive, mais il faut reconnaître que cette poésie soudaine est elle-même fournie, et de ce fait subjective. On risque ainsi d'en arriver au peintre qui peint pour lui-même et qui n'a pas le droit de se sentir incompris puisqu'il ne tient pas à s'exprimer pour autrui. Ce risque est d'autant plus grave que les oeuvres ainsi conçues sont forcément qualifiées (du moins par les non-initiés) d'ésothériques, et leurs auteurs de zazous.

Je cite en exemple le cas d'un Fernand Leduc dont le mode actuel d'expression est le plus évolué de tous les peintres automatistes, selon Borduas. Que ses toiles soient épurées, sobres et voulues à la fois, il n'en reste pas moins vrai qu'elles s'enveloppent d'une imperméabilité semblable à celle du spectre solaire. Une telle intrinsèque exige l'état parfait d'extase absolue pour qu'il y ait compréhension. Notre civilisation n'est pas née du yoga et il faudra trouver à l'homme un sixième sens pour qu'on s'entende, ou encore redéfinir le rôle du peintre dans la société.

Si l'automatiste veut être casuiste, rappelons-lui que ce n'est pas tout de poser un problème, il faut le résoudre. "In stato quo ante", nous attendrons la solution.

GABRIEL LA SALLE.

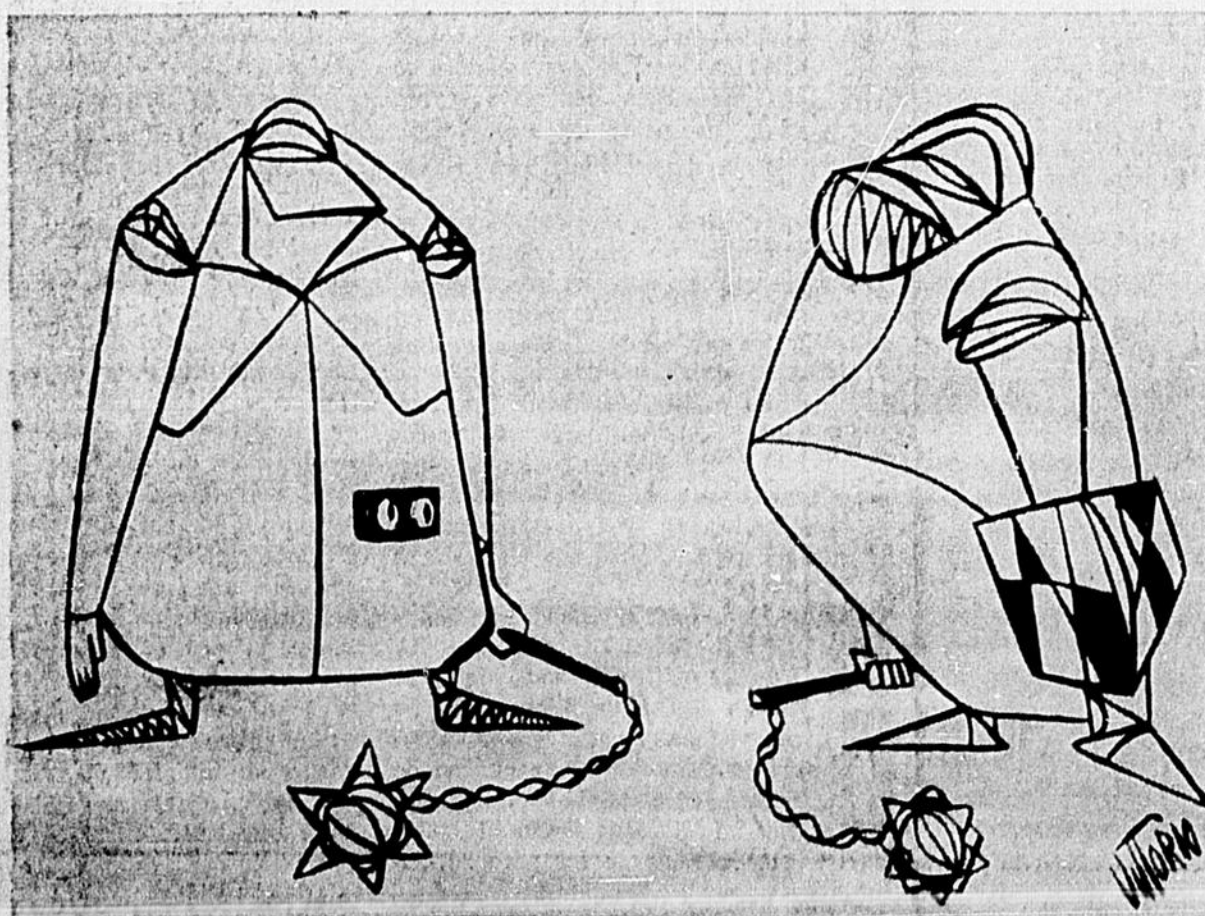
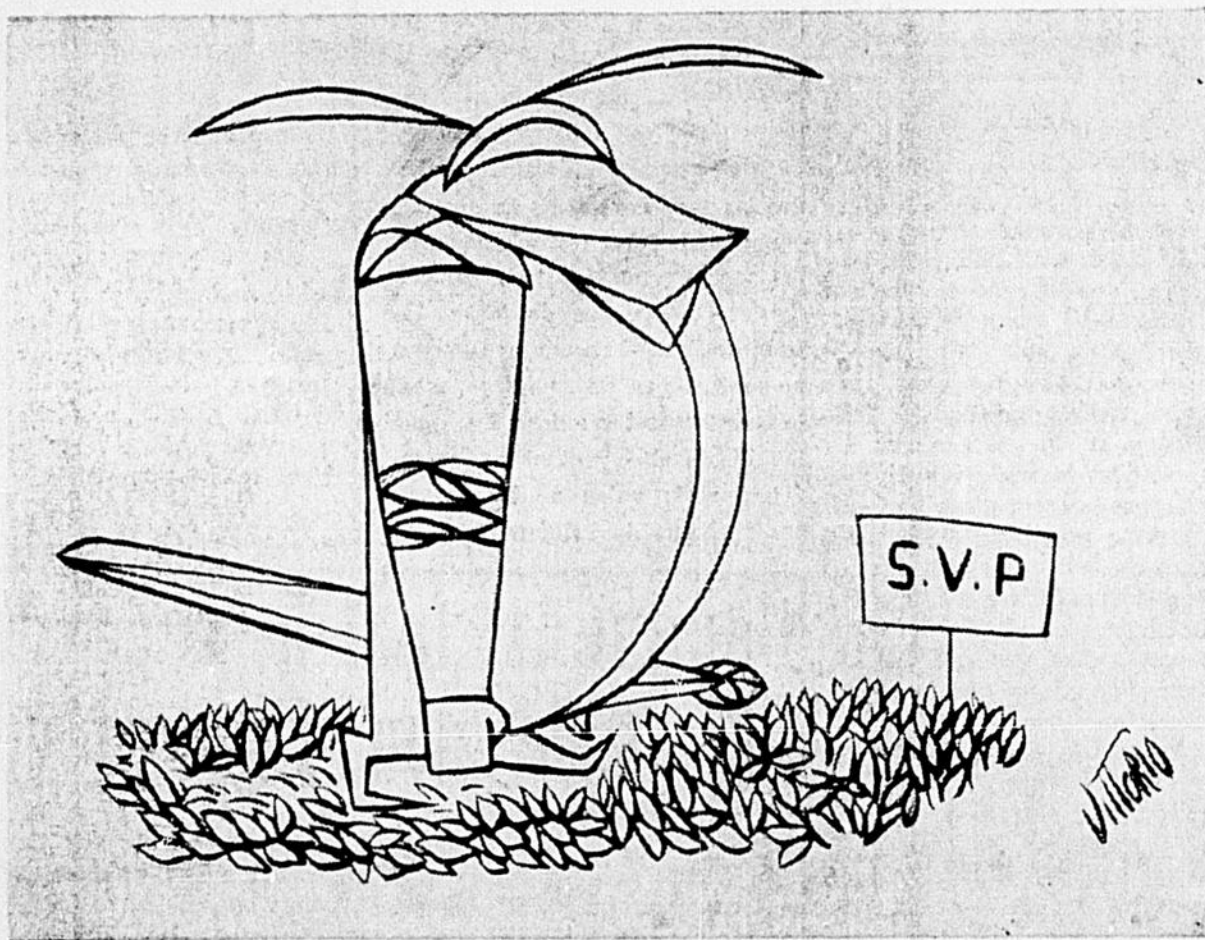
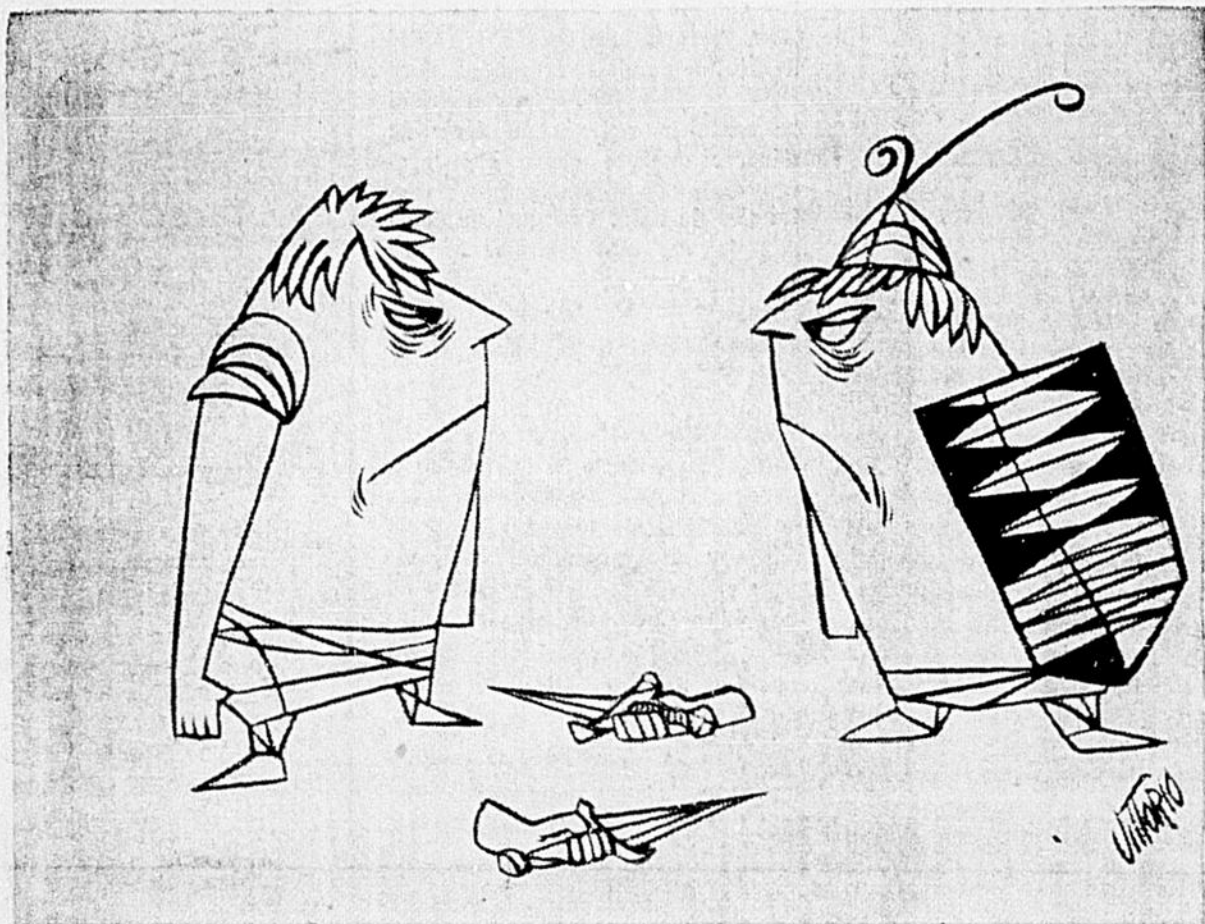
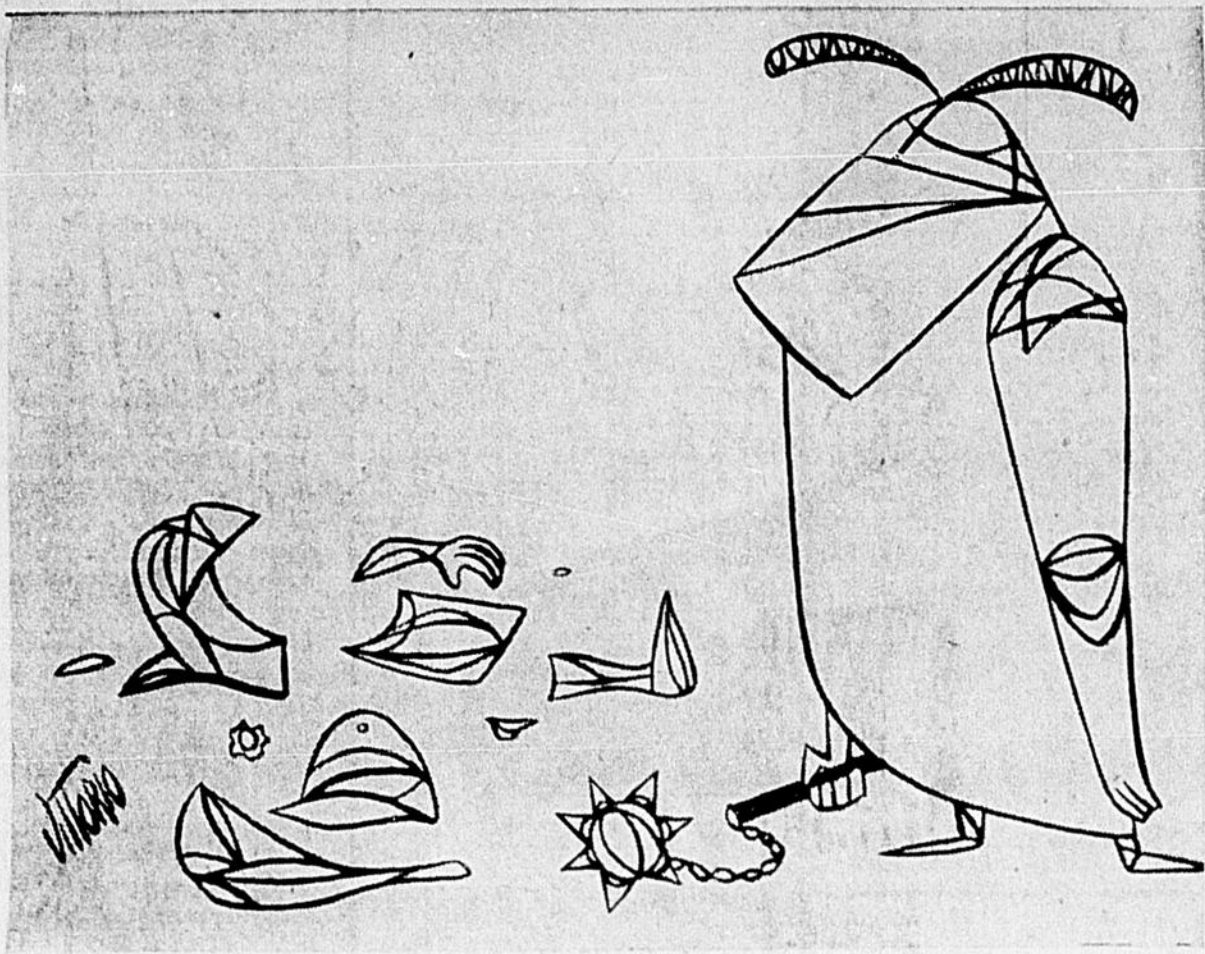
## Comment faut-il regarder une toile non figurative?

Grâce à Borduas et à Claude Gauvreau, et à la galerie Antoine, ceux qui ont su trouver le chemin de l'exposition La matière chante ont pu connaître ce qu'était la peinture surréaliste d'inspiration, automatiste de technique et objectivement expressionniste-abstraite. Et ils ont pu en faire une expérience concluante, car une majorité des tableaux présentés étaient de qualité très élevée. Etant donné le caractère relativement complet de cette exposition, elle marquera un jalon, un point de comparaison pour des expositions à venir. L'oeuvre de peintres connus nous y a été montrée de façon intelligente et celle des "nouveaux peintres" y a été révélée sous ses meilleurs aspects. Pierre Gauvreau, Fernand Leduc et Jean-Paul Mousseau forment un trio qui donnait, pour une bonne partie, les raisons des apparences sous lesquelles se présentent la nouvelle génération de Marcel Barbeau, Ulysse Comtois, Philippe Emond, Denyse Guilbault, Rita Letendre, ainsi que les peintres qui se trouvent là par rencontre, et non par filiation, tels Hans Ecker, Michel Ker Salaün, Klaus Spiecker et Guy Michon, ainsi que Claude Vermette. L'on avait pu voir une oeuvre de Barbeau au Salon du Printemps, une chacun de Emond, Comtois, Letendre et Michon à la librairie Tranquille, mais pour le reste ce fut pure révéla-

tion. Ceux qui, n'étant pas familiers avec cette peinture, ont visité l'exposition ont pu se demander comment regarder les oeuvres. L'on peut, si l'on est très naïf, chercher dans ces formes inusitées les mêmes êtres que l'on est accoutumé à voir dans les oeuvres conventionnelles figuratives. Ici un personnage, là une ville ou un dromadaire, tout comme dans les nuages blancs des ciels d'été. Si l'on a plus de goût pour la poésie des mots et la littérature que pour la peinture, l'on se lancera plutôt dans de complexes associations verbales à la recherche d'images insolites et grandioses qui correspondent par leur contenu émotif à ce que l'on ressent devant les tableaux. Mais le mieux est tout simplement de taire son esprit et de se livrer silencieusement au tableau. Ce pourquoi il faut d'abord être capable de se détacher de son moi orgueilleux, aux prétentions rationalistes. Admettons d'abord, si l'on veut apprécier la peinture, que le peintre nous dépasse, que cette transfiguration dans la matière, la lumière, la couleur et la forme ne peut nous éclairer que par éin-celles. Admettons aussi que la part de l'intelligence est surtout de nous donner devant les oeuvres d'art une conduite qui rende disponible notre sensibilité.

F. B.

# Vittorio retourne au Moyen-Age



# Le squelette de Grégori s'ennuie

